N-QuEx

Livre 3 : ???

Aurélien STRIDE

« [C'est la fin] de tout ce que nous connaissons et avons bâti. »

— Mme la Présidente de la Démocratie Française.

ISBN : 978-1-326-90384-8

Avant-propos.....5
I – Vous vous souvenez de ce que Martin a dit ?.....7
II – Qui m'a laissé un mot à l'accueil ?.....17
III – C'est de la folie ?.....27
IV – Trouver le checkpoint ?.....36
V – Le temps n'existe que pour celui qui l'observe ?.43
VI – Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?.....53
VII – Ce n'est pas l'image que tu t'en faisais ?.....65
VIII – Pourquoi m'avoir fait subir tout ça ?.....73
IX – Je lui réponds quoi ?.....85
X – La vitesse de la lumière ne serait pas constante ?.....93
XI – Les transferts impactent-ils au-delà des gens ? 103
XII – Les objets perdent-ils des dimensions ?.....113
XIII – Et si cela arrivait à l'air ?.....123
XIV – Restera-t-il le silence ?.....131
Glossaire technique.....145

Avant-propos

Il s'agit de la suite et fin de *N-QuEx, Livre 1 : Souvenirs alternatifs* et *N-QuEx, Livre 2 : la fin du monde*. Pour second rappel, Daniel a été transféré dans le corps d'une femme et reste avant tout un homme. De ce fait, il parle de lui au masculin même si les autres le considèrent comme une femme.

Pour le reste, tout est dit dans l'avant-propos du premier livre.

Bonne lecture !

L'auteur

I – Vous vous souvenez de ce que Martin a dit ?

« Viviane ?
- Oui, Margaret ?
- Est-ce vraiment la fin ?
- De tout ce que nous connaissons et avons bâti ? Sans aucun doute possible. »

Nous regardons par la fenêtre, isolée des événements de la rue. La lune brille dans une nuit d'encre parsemée d'étoiles. Nous sourions. Cela peut sembler paradoxal, après de tels propos, mais nous possédons ce sentiment de lâcher-prise que possèdent les personnes âgées ou gravement malades qui savent que leur temps se mesure désormais en secondes.

Viviane, plus connue du grand public comme Mme la Présidente de la Démocratie Française, se lève, m'enlace, et retourne auprès de ses conseillers dans la salle d'Etat-Major, en me promettant de repasser me voir sous peu. Ainsi resté-je seul dans cette chambre, alité, transfusé et à moitié défroqué pour plus

facilement soulager ma vessie. Je ne voyais pas ma dernière heure de cette manière-là !

Je me repose quelques heures. Aux premières lueurs du matin, les infirmières rentrent, un peu rassurées de me voir plus détendue que lors de leur précédente venue. Cela leur évitera de se retrouver avec le tensiomètre en travers de la gorge. Ma tension, justement, ressemble un peu plus à celle d'un humain en bonne santé, ce qui me permet de me débarrasser de la perfusion et d'être en mesure de retrouver toute la bande.

L'atmosphère à l'intérieur de la salle d'Etat-Major doit ressembler à s'y méprendre aux événements dans la rue : tensions, véhémences, feuilles volantes déchirées… Il ne manque que les forces de l'ordre, humaines ou mécaniques, pour s'y croire ! Margaret essaye tant bien que mal de conserver un semblant de cohésion, mais l'agrandissement du trou et du nombre de décès à cause des mouvements de panique n'aident en rien à la conservation d'une rationalité pure. J'en viens à regretter le calme de ma chambre.

Le trou a atteint le kilomètre et demi de diamètre. Les réseaux de partage personnel

sont saturés d'images de badauds filmant le phénomène à ses abords, faisant fi du danger, tandis que d'autres illustrent les émeutes, enrubannés de corps gisants, de carcasses métalliques en flammes et de bâtiments à moitié détruits. Quelques navettes quittent la planète en direction de la Lune et de Mars, même si les distances sont loin d'être optimales, mais aucune des deux infrastructures n'a la capacité d'accueillir ces « migrants » d'un nouveau genre. Les estimations en pertes humaines et financières ne sont pas chiffrées, même si les outils actuels le permettraient de manière relativement précise, vu que tout s'arrêtera d'ici une semaine. Je prends place à côté de Viviane. « A-t-on reçu de nouvelles propositions ?

- Oui, la Corée de l'Extrême-Nord souhaitait envoyer un missile nucléaire de 10 mégatonnes de charge au centre du trou, et nous avons dû lui retirer sa valise de contrôle de l'arme atomique. Pour vous donner un ordre d'idée, c'est 500 fois plus fort que celle qui a rasé Hiroshima.
- D'accord… Et à part ça ?
- Certains ont proposé d'y faire écraser nos satellites artificiels pour

compenser temporairement la déperdition de masse, ce qui a été refusé par une petite majorité. Un autre a même imaginé une espèce de réacteur géant pour nous remettre en orbite si l'on se déportait. Donc, pour résumer, absolument rien de plus convaincant que la proposition états-unienne. »

L'absurdité des solutions proposées reflète parfaitement les propos de notre collègue scientifique : nous sommes désespérés. Et non seulement nous sommes désespérés, mais comme à notre habitude, nous recherchons une solution extérieure au problème, comme le paracétamol qui limite la douleur mais n'agit pas sur sa cause. Soit dit en passant, intervenir sur la source du problème dans ce cas précis est tout aussi impossible que trouver une solution pérenne.

Mon téléphone sonne, je m'isole de la cacophonie générale pour répondre : « *Hallo* ?

- *Miss* Schwartz ? C'est O'Connelly. Comment allez-vous ?

- Oh, professeur… Quelle joie de vous entendre ! Ici c'est la fin du monde, comme vous pouvez vous en douter.
- Oh oui. L'Irlande n'a pas encore cédé à la panique générale, notre autonomie nous confère un isolement non négligeable, notamment sur l'accès à l'information. Touchons du bois pour que cela dure le plus longtemps possible.
- Oui, croisons les doigts. Et sinon, que puis-je pour vous ?
- Ah, *yes*, j'oubliais. Les équipes sont arrivées à remettre en état le caisson. Et nous avons fait des découvertes fort instructives !
- J'en suis ravi pour vous, professeur. Parmi vos découvertes, y en a-t-il une qui pourrait nous aider dans notre problématique actuelle ?
- Si vous parlez des émeutes mondiales, malheureusement je ne pense pas que nous n'ayons quelque pouvoir…
- Je pensais plutôt au trou qui s'agrandit sans fin.
- Je m'en doute. Je vous taquinais. Ce serait trop long à vous expliquer par téléphone. Pouvez-vous voir avec

Mme la Présidente pour vous faire rapatrier en Irlande ?

- Bien évidemment. Je lui demande sur-le-champ ! Même si je sais que nous sommes sur écoute et qu'elle est déjà au courant.
- Ah, ces politiciens… Nous mettrons cela sur le coup de la prévoyance. A très vite, *Miss* ! »

Nous raccrochons, je retourne dans la salle, et je n'ai pas le temps de me rapprocher de Viviane que je la vois se tourner vers moi en tendant un pouce vers le haut. Je me rapproche pour l'enlacer et la remercier, avant de prendre congé et d'attendre les agents dans la salle d'attente où m'attendent le pire café et les meilleures mignardises de l'Elysée. Pendant ce temps, deux choses me viennent à l'esprit : la première est que je ne me suis ni lavé ni changé depuis au moins deux jours ; la seconde est que ma valise est toujours dans l'appartement de fonction de l'Agence Spatiale Européenne. Bien qu'elle ne possède aucun bien vital, hormis mes serviettes hygiéniques et mes culottes, si jamais je ne la ramène pas, il faudra que j'en achète une fois sur place.

La suite des événements m'est devenue monnaie courante : agents, toilettes - je ne me fais plus avoir comme à l'allée – voiture, hélicoptère, voiture. On est en début d'après-midi. Je demande à faire une escale dans le centre-ville de Dublin, ainsi puis-je acheter de quoi boire et manger, quelques serviettes et un peu de lingerie, ainsi qu'un sac à dos pour tout transporter. Par chance, l'identifiant de transaction sur mon téléphone français passe en Irlande ; probablement un avantage diplomatique que je remercie. Si Viviane a accès à tout, elle saura qu'un compte de l'Etat Français a servi pour acheter des petites culottes en Irlande ! Nous reprenons la route. Je m'excuse intérieurement pour toutes les miettes que je laisse dans la limousine… La voiture me dépose enfin à l'université, je file me toiletter et me changer avant de retrouver O'Connelly dans son bureau. En fait, non : son bureau est vide.

J'en profite pour descendre au réfectoire me prendre un grand café au distributeur. Je renonce à l'idée de savourer une infusion de tilleul, à moins de revoir Andrew. Je ne me suis pas posé la question, mais ai-je le droit de le revoir ? Suis-je sous couverture diplomatique ? Quel est mon périmètre d'action ? Où vais-je

loger ? Devrai-je être escorté à chacun de mes déplacements ? Tout se chamboule dans ma tête…

« Je savais bien que je vous trouverais là, *Miss*, » ouïs-je en résonance entre deux questions existentielles.

- Professeur ! » Nous nous serrons dans les bras l'un de l'autre.
- Cela me fait plaisir de vous revoir, même si ça ne fait pas une semaine que vous êtes partie. Mais quelle semaine ! Je sais que vous avez des tas de choses à me raconter, même si je suis déjà au courant de beaucoup d'entre elles grâce à Martin, enfin M. le Président de la République d'Irlande. Avez-vous revu vos collègues ?
- Pas encore, je ne vous ai pas vu à votre bureau, et j'ai à peine eu le temps de commander un café que vous êtes arrivé.
- Nous verrons ça en temps et en heure. Maintenant, je dois vous entretenir de quelque chose qui peut sauver le monde. Bien que cela ne soit encore qu'une pure spéculation.
- Je vous écoute avec la plus grande attention, professeur.

- Vous souvenez-vous, lorsque nous nous sommes rendus à l'Etat-Major, le Président a évoqué un point important : le N-QuEx peut non seulement transcender les mondes parallèles, mais également remonter dans le temps.
- En effet, je me souviens.
- Comme je vous l'ai annoncé dans mon dernier appel, le caisson que nous avons récupéré est totalement fonctionnel, dans la version qui sert à la thérapie chrono-relativiste. Une documentation très détaillée a été mise en place pour en comprendre le moindre rouage, je vous en ai d'ailleurs imprimé un exemplaire. L'idée est la suivante : si nous arrivons à transférer la conscience d'un individu dans son corps du passé mais dans notre propre monde, nous aimerions qu'il agisse afin que l'ensemble des choix amenant à la création du caisson n'existent dans aucun des mondes parallèles.
- Wow ! » m'exclamé-je en manquant d'avaler mon café de travers. « Mais vu que tous les mondes existent en relation avec tous les choix, et que le

caisson a très bien pu avoir été créé par des voies qui nous sont totalement étrangères, comment vous y prendriez-vous ? Et dernière question : êtes-vous certain qu'il s'agit bien d'un caisson qui est en train de creuser le trou au nord de l'Allemagne ?

- Vous comprenez dorénavant votre retour parmi nous : vos connaissances dans ce domaine nous sont indispensables pour orienter nos recherches et expérimentations.
- Certes, professeur. Sachant qu'à l'heure actuelle, le trou grandit d'un peu plus d'un kilomètre par jour, et que d'ici un peu moins de 40 heures les Etats-Unis vont lancer une offensive nucléaire pour irradier la zone, cela nous laisse assez peu de temps pour expérimenter à l'aveugle.
- Dans ce cas, il y a des choses que je vais pouvoir vous apprendre, *Miss*… »

II – Qui m'a laissé un mot à l'accueil ?

Je suis là, tel un bambin devant un conteur d'histoires en attendant de savoir si le chevalier va pouvoir terrasser le dragon et sauver la princesse. O'Connelly me fait tenir en haleine sur ce qu'il est susceptible de m'annoncer.

« *Miss*, le caisson a la faculté de remonter dans le temps, de n'importe quand à n'importe quand. Par exemple, si je souhaite revenir au 1er janvier 2055, que je parte maintenant ou dans 6 mois, c'est pareil, car il exploite la synchronicité des souvenirs. Donc, tant que nous sommes vivants et que nous nous rappelons des événements, le processus est exploitable. La seule condition est que le couple caisson/personne à transférer soit opérationnel au moment dudit transfert. »

Je me sens comme deux ronds de flan quand on m'annonce de telles évidences auxquelles je n'ai pas pensé. Mon don de détective lié à mon amour pour les séries policières s'est fortement émoussé depuis que je suis une femme et que j'ai reçu l'injection de

Lin. Si on s'en sort, il va falloir que je rattrape mon retard télévisuel !

« Votre annonce est stupéfiante, professeur. Selon les dires du chercheur ExQuN sur son blog, l'ordinateur quantique ferait office de portail vers les mondes parallèles selon la valeur des *qubits*. Pour transférer sur notre propre monde, il faudrait forcer leur valeur à celle nous correspondant ?

- Exactement, *Miss*. Il va sans dire que nous ne connaissons pas la combinaison de notre monde, et que nous n'avons clairement pas idée de la destination de chaque combinaison. La puissance de la machine ouvre sur des milliards de combinaisons.
- Vous comptez toutes les tester ?
- *Holly Dolly*, non ! Nous comptons comprendre le lien entre la combinaison et le monde, pour déterminer celle qui nous concerne. C'est le travail de notre laboratoire pour la partie quantique, et de celui de physique relativiste pour la partie trou de ver. Et je ne vous cache pas que ce dernier est en ébullition car c'est le premier appareil capable d'en produire

depuis qu'Albert Einstein les a théorisées !

- Et mon rôle dans cette aventure ?
- Déterminer qui envoyer et quand pour obtenir un taux de réussite de sauvetage du monde de 100%. Enfantin, me direz-vous.
- Curieusement, ce n'est pas le mot qui me vient en premier à l'esprit, professeur…
- Je le sais bien, *Miss*. Je fais un peu d'humour et d'ironie pour tenter de dédramatiser la situation globale dans laquelle nous nous trouvons.
- Et je vous en remercie infiniment. Votre sagesse et votre calme m'ont tant manqué.
- Mon calme n'est qu'apparent. Je suis tout aussi inquiet que vous. Et comme je vous l'ai dit, pour le moment tout ceci n'est que spéculations. Et nous allons œuvrer pour démontrer que ces spéculations sauveront réellement le monde. »

Ou pas. Nous sommes tous deux conscients que les théories en physique quantique sont pour la grande majorité des

théories, et que les applications que nous avons pu en tirer sont pour un nombre non négligeable d'entre elles issues de sérendipité.

Après avoir avalé nos cafés, nous remontons dans le laboratoire. A peine ai-je franchi le seuil de la porte qu'une ombre noir de jais traverse à toute vitesse le lieu pour s'agripper à mon cou et me hurler dans les tympans : « *Salam*, Amanda !!!

- *Hallo*, Fatima. Oui, toi aussi tu m'as manqué… » exprimé-je en manquant d'être étranglé en plus d'être devenu sourd.
- Je suis trop contente de te voir ! T'étais où ? T'as fait quoi ? T'as encore révolutionné la Science ? T'es revenu pour combien de temps ?
- *Miss* Ayouri, laissez *Miss* Schwartz reprendre ses esprits – et son souffle, et probablement son ouïe aussi. » Et en s'adressant à tous : « Chers collègues, comme vous travaillez tous sur le caisson qui se trouve dans l'entrepôt, nous allons orienter nos travaux sur la compréhension des combinaisons du processeur quantique. *Miss* Schwartz revient parmi nous pour nous aider à avancer dans

cette tâche, conjointement avec le département de physique relativiste.

- Ah oui, tu m'avais fait chercher des informations sur les trous de ver dans le mémoire, je me souviens.
- Merci, *Miss* Ayouri, pour cette précision. Comme l'après-midi est presque terminée, je vous laisse clore vos travaux du jour, que nous reprendrons demain. Que ceux qui souhaitent continuer à avancer le fassent, si cela ne préjudicie pas leur vie personnelle. *Miss* Schwartz, allons voir le département de physique relativiste, voulez-vous. »

Nous quittons les collègues, Fatima étant la seule à nous saluer. Alors que nous arpentons les couloirs, j'explique à O'Connelly ma situation diplomatique, ainsi que le fait que j'existe sous une nouvelle identité, sans trop comprendre ce que cela implique pour tout ce qui touche à la vie extra-universitaire. Il me répond que l'on appellera le ministère juste après pour clarifier ce point, n'étant pas diplomate lui-même. Je fais la connaissance du professeur Morgan Kelly, spécialiste dans la théorisation et la formulation de la Relativité

Générale, et de son équipe. Kelly nous informe que la machine produit bien des mini-trous de ver tels que décrits 175 ans plus tôt.

Nous prenons congé et nous rendons dans le bureau d'O'Connelly. Il appelle le ministère en expliquant que je suis revenu en Irlande et que je souhaiterais savoir comment se passe la vie d'un diplomate à l'étranger.

« Habituellement, un logement est mis à disposition auprès de l'ambassade du pays concerné, ici la France. Rien n'empêche pour autant *Miss* Schwartz-Wagner d'avoir son propre logement, bien que la sécurité due à son rang soit une priorité nationale. Souhaitez-vous que j'appelle l'ambassade, *Miss* ? » Je ne réponds pas.

- Euh… Nous vous rappelons d'ici quelques minutes. Merci pour ces informations. »

O'Connelly semble avoir compris mon tiraillement, et m'invite à retourner à mon bureau pour vérifier si l'annonce d'Andrew est de nouveau publiée. J'en ai la larme à l'œil. Je me retire en le remerciant plus que nécessaire. A mon bureau, je lance la recherche de

logements libres. Les résultats sont pires que la première fois. J'imagine que de nombreux ressortissants sont rentrés chez eux. Je ne cache pas que cela me ferait royalement suer si l'annonce n'était pas là, cela voudrait dire soit qu'il a un locataire, soit qu'il ne souhaite plus louer. Dans les deux cas, je me sentirai bien seul… Déjà que Miranda n'existe plus, voire n'a jamais existé, il ne me resterait qu'O'Connelly avec qui j'ai une affinité. Quant à Fatima, c'est de l'admiration à sens unique, donc je ne l'inclus pas dans mon équation.

Mon téléphone bipe. C'est un message de O'Connelly : « Au fait, une personne est passée à l'accueil pendant votre absence pour laisser un numéro de téléphone, avec pour message : "ma porte te sera toujours ouverte". » Là, ce n'est plus une larme à l'œil mais les chutes du Niagara qui perlent sur mon visage. Je m'empresse d'appeler le numéro, et la voix d'Andrew me fait fondre de bonheur.

« Professeur, pas besoin d'appeler l'ambassade de France.

- Je m'en doutais un peu, *Miss*. Allez vous reposer mais commencez à réfléchir sur notre problématique.

Demain je veux avoir vos premières conclusions lors de notre entretien. »

Ce n'est plus une épée de Damoclès que j'ai au-dessus de la tête, mais l'ensemble des missiles balistiques pointés sur le sommet de mon crane. Je commence à réfléchir à la solution proposée par O'Connelly sur le chemin qui me sépare de l'appartement d'Andrew, mais malgré tout, je n'arrive pas à déterminer, si tant est que cela soit possible, comment nouveau monde résultant d'un choix différent n'émergera pas un monde dans lequel la fabrication du N-QuEx aura nécessairement lieu. D'un point de vue imagé, ce serait comment faire passer un caillou hors de l'eau dans l'eau sans traverser la surface ni générer de turbulences comme les vaguelettes. Et si quelqu'un me répond : « Bah, il suffit de retirer l'eau et de la remettre ! » je lui répondrais que j'ai eu le même problème avec les émetteurs à rayons X et l'atmosphère terrestre.

Reste la question de la machine qui génère le trou. Le lieu et la période indiquent clairement qu'il peut s'agir d'un caisson modifié par une Lin alternative qui aurait mal tourné. Et à ce propos, comme c'était la seule à

posséder les onze formules, on peut dire que l'intégralité de ce Savoir est définitivement perdue.

J'arrive devant la porte de l'immeuble d'Andrew. Je n'ai pas vu l'heure passer, plongé dans mes réflexions. L'entrée n'est pas verrouillée, je monte directement au troisième étage. J'approche mon poing pour toquer, et ne sens-je pas un parfum de tilleul émanant des interstices…

III – C'est de la folie ?

Andrew m'a certainement entendu inspirer et expirer le parfum derrière la porte, et m'ouvre alors que j'ai le poing en l'air prêt à toquer. Je dois donner l'impression d'une révolutionnaire. A peine a-t-il entrebâillé le huis que je me jette à son cou ! Je l'embrasserais volontiers, mais le cœur y est. Lui aussi ne cache pas sa joie de me revoir.

« *So*, Amanda, qu'est-ce qui te ramène dans mon beau pays ?

- Si vous saviez, Andrew. » Je tiens comme le Graal l'infusion de tilleul qu'il a préparé spécialement pour mon retour. « Ce ne sont hélas pas des bonnes nouvelles. Avez-vous eu vent des informations des dernières 24 heures ?
- Pas beaucoup, les chaines télévisuelles se sont coupées du reste du monde. On obtient quelques ragots des expatriés de retour au pays, certains affirmant que la fin du monde est proche, mais sans avoir plus

d'explications. J'imagine que tu es au courant, toi.

- A mon grand dam, oui. Et si l'on ne trouve pas une solution, de sérieux problèmes arriveront d'ici une semaine.
- As-tu le droit de m'en dire plus ?
- Les ragots sur la fin du monde sont fondés : un immense trou est en cours de formation au nord de l'Allemagne, avec deux risques majeurs. Le premier c'est que les océans disparaissent et le climat soit définitivement déréglé, le second c'est que la terre quitte son orbite et erre dans l'espace, avant son extinction pure et simple. »

Un long silence envahit la cuisine, déjà bien petite. « Une semaine… » murmure Andrew. Il se lève lentement et continue à murmurer cette phrase, en se dirigeant vers la porte d'entrée. « Andrew, ça va ? » Il se saisit de son manteau, ouvre la porte, et me demande de l'accompagner. Nous prenons sa voiture, toujours dans le même état que lorsque nous sommes allés admirer les aurores boréales du côté de Sligo avant mon départ pour la France. Et nous nous arrêtons devant

le pub où il voulait m'emmener et où Miranda m'a embrassé la première fois. « Je comptais fêter ton retour ici, mais comme on a fini la bouteille de l'adjudant, on va carrément se retourner la tête ! »

Nous franchissons le seuil de l'établissement, la salle est pleine à craquer, la musique est bruyante. A première vue, il ne semble pas y avoir de place disponible. « *Stay here*, » me dit-il avant de me laisser dans l'entrée. Il va au comptoir, saisit deux pintes, se rapproche d'une table, salue les types qui s'y trouvent chaleureusement, et après quelques mots échangés, ces derniers cèdent leur place. D'un signe de la main, il m'invite à le rejoindre pour m'asseoir. « Ce sont des collègues de boulot, quand je leur ai dit que j'étais en charmante compagnie, ils ont été compréhensifs.

- Vous êtes impayable, Andrew. *Cheers* !
- *Cheers*, Amanda ! »

Et nous trinquons à cette nouvelle fin du monde que personne n'avait vu venir il y a 48 heures. Je sais que je ne devrais pas être ici, que je suis censé réfléchir à ce qu'O'Connelly m'a demandé, mais si en état de sobriété je ne

trouve aucune solution, espérons que la phrase « *in vino veritas* » me porte chance. Je reste encore un petit joueur, le temps qu'il me faut pour descendre une pinte équivaut à celui suffisant à Andrew d'en descendre trois ! Ce n'est pas comme ça que je me retournerai la tête.

« OK, après l'apéritif, on passe aux choses sérieuses ! » Andrew se lève, va au bar et revient quelques minutes plus tard avec une bouteille et deux verres. « Le meilleur whisky d'Irlande : un *Redbreast Dream Cask Eighth Edition Single Pot Still* de 30 ans d'âge. Inimitable mais imprononçable après le deuxième verre ! Maintenant que je t'ai montré ce que tu devais absolument voir avant de quitter le pays, tu dois impérativement goûter ce nectar des Dieux Celtes avant de mourir. » Mazette ! En jetant un œil sur le tableau des prix des consommations, je vois que la plus chère tourne autour des 60 Eirins et que celle-ci n'y figure pas. « C'est de la folie, Andrew !

- *No*, Amanda, c'est le monde qui est devenu fou. A quoi me servira mon argent une fois mort ? »

Dans un sens, il n'a pas tort. Dans un autre, ma mission est d'éviter que cela n'arrive, et si j'y parviens, il se trouvera dans la mouise financière… Un des barmans vient à notre table avec un petit verre d'eau et une pipette. « C'est pour quoi faire ? » demandé-je à Andrew.

- Ah ça, c'est pour sublimer le goût du whisky. Une seule goutte d'eau pure va casser les molécules et libérer tous les arômes. Seuls les vrais amateurs savent ça, les autres sont des hérétiques ! Je suis sûr que certains ont été enterrés derrière le pub pour oser demander un whisky sec ou avec glaçons. Laisse-moi te montrer. »

Il me sert mon verre, dans une dose normale, et me fait sentir. Le parfum est subtil mais pique le nez. Il me fait goûter une lippée, et je confirme que ce n'est pas très agréable en bouche. Il prend la pipette, la remplit et verse une seule goutte dans le breuvage, en le tournant très doucement sur lui-même. « Et maintenant ? » Le parfum est bien plus doux et plus riche. C'est incroyable ! Il réitère le rituel dans son verre, nous trinquons et dégustons. Malgré la force de l'alcool, de magnifiques

notes de prune, de figue, de poire et de raisin sec résonnent à chaque seconde que ce liquide exquis caresse les voutes de mon palais. « *Beannacht Dé leis an aineolach. Agus an eolach freisin*[1]. Les premiers, de ne pas savoir pour la fin du monde, les seconds pour profiter de ce produit parfait du travail des hommes et de l'ouvrage du temps en sachant que le monde court à sa perte. » Andrew a totalement raison. *In vino veritas* !

Ce n'est pas tout ça, mais pour l'instant, le meilleur whisky d'Irlande ne m'aide pas à apporter quelque réponse à la raison de ma présence sur le territoire, malgré le troisième verre ingéré. Vu qu'Andrew est à peu près dans le même état que moi, je lui pose néanmoins la question. Deux esprits éméchés valent-ils mieux qu'un ? C'est ce que nous allons découvrir.

« Je ne comprends pas tout ce que tu me dis, et ce n'est pas à cause de la musique ou de l'alcool, mais tu as raison sur le fait que tout changement créera toujours au moins deux mondes : un où le choix a pris une direction et un autre où le choix a pris l'autre direction. En

[1] « Dieu bénisse les ignorants. Et les connaisseurs aussi. »

mécanique, en électricité ou dans les fluides, on n'a pas ces notions-là. Et heureusement quelque part ! Il faudrait, dans ton cas, que le soi-disant choix n'ait aucune alternative, qu'il n'y ait pas de non-choix possible ? Cela me semble compliqué. Ce serait comme demander à un pile-ou-face de ne tomber que sur face… »

C'est exactement ce que je pensais. Le seul moyen de toujours obtenir « face » est de piper la pièce, mais le choix de la piper ou non entrainera nécessairement la division des mondes. L'approche d'O'Connelly n'est pas viable, sauf si une information cruciale me manque. Et si je savais laquelle, elle ne me ferait pas défaut. C'est là que je me rends compte que l'alcool est un outil puissant pour développer des pensées pléonastiques, mais qui ne font pas avancer le schmilblick.

Je reçois un message de Viviane, me demandant d'intervenir sur un vote. Je m'isole à l'extérieur et l'appelle.

« *Allo*, Viviane ?

- Bonsoir, Margaret. Il est un peu tard mais nous avons besoin de votre impartialité pour une décision. Etes-

vous en mesure, ou en état, de m'aider ?

- Oui, oui, bien sûr. Quelle est la problématique ?
- Nous avons mis au scrutin la décision de déclarer la Loi Martiale Mondiale, et nous sommes à 50/50.
- C'est assez logique : de nombreux pays ne seront pas directement impactés par les conséquences premières de la baisse du niveau des mers. Ici, par exemple, l'autarcie assure une certaine prospérité en coupant la population des informations du reste de la planète. J'imagine aussi que Martin a dû voter contre. » Je me rends compte que l'alcool me fait tenir de sacrés bons raisonnements. « Ainsi, si ma voix est la dernière, je vote contre, à la condition que chaque pays agisse selon les conséquences que le trou aura sur lui.
- Je comptabilise votre voix. Merci, Margaret. Probablement êtes-vous la plus lucide d'entre nous tous. Ah, au fait, pour information, le trou dépasse les trois kilomètres de diamètre, et sa

progression semble plus lente. Sait-on jamais… »

Et elle raccroche. A ce moment précis, je me mets à pleurer et trembler de toutes parts, commençant seulement à réaliser ce que je viens de faire et imaginant si j'avais autorisé la Loi Martiale Mondiale. Je reste figé, accroupi sur le trottoir et appuyé contre la devanture du pub. Andrew, qui s'inquiète de pas me voir revenir, vient à ma rencontre et me découvre dans cet état de délabrement. Il repart, revient avec les verres et la bouteille et s'assoit à côté de moi, nous sert et reste là. Sa simple présence m'apporte l'ancrage dont j'ai besoin, car j'ai l'impression de jouer à un jeu vidéo où appuyer sur le mauvais bouton amène au *Game over*, sans possibilité de repartir du début. Et les jeux vidéo, ça me connaît.

Jeu vidéo… *Game over*… Repartir du début…

IV – Trouver le checkpoint ?

Je bois d'une traite le verre que vient de me servir Andrew, avec un manque total de respect pour les Dieux Celtes, et appelle O'Connelly, dont je retrouve le numéro dans l'historique des appels.

« *Hello*, O'Connelly à l'appareil.

- Professeur, c'est Margaret, enfin… Amanda. Je ne vous dérange pas ?
- Jamais, venant de vous. Que puis-je pour vous ?
- Je pensais à quelque chose. Je ne sais pas si vous connaissez un peu les jeux vidéo, mais dedans il y a une notion : le *checkpoint*, qui est un lieu qui permet de recommencer un niveau sans tout reprendre du début lorsque l'on échoue.
- Ça me parle. Je vous écoute.
- Si nos souvenirs nous emmènent à un *checkpoint*, à quel point pourrait-on modifier l'ensemble des choix sous-jacents ?
- Si je ne me trompe, *Miss*, dans un jeu vidéo, il y a certes des *checkpoints*,

comme vous les appelez, mais la trame scénaristique est prédéfinie la plupart du temps, non ?

- Oui, vous avez raison sur ce point. Et le retour au *checkpoint* annule l'action précédente comme si elle n'avait jamais été exécutée. Pourriez-vous voir avec vos collègues de physique relativiste si des travaux sur la linéarité, la réversibilité ou le bouclage du temps ont déjà été réalisés ?
- Sans problème, je leur demanderai demain à la première heure.
- Merci professeur. Bonne soirée à vous.
- A vous aussi, *Miss*. »

Je raccroche, et m'excuse sincèrement auprès d'Andrew pour avoir bu son verre de manière si disgracieuse. « Tu ne seras excusée que si tu expliques ce que tu viens de raconter au téléphone.

- Avec plaisir ! Lorsque l'on joue à un jeu vidéo d'aventure, si le personnage décède dans le jeu, généralement on recommence depuis le début. Or, comme certains niveaux sont très longs et complexes, les créateurs ont créé le *checkpoint*, pour revenir à un

espace/temps plus proche, et surtout, et c'est ça qui est intéressant, cela annule toute l'action que j'ai faite et qui a causé ma perte, enfin celle du personnage incarné.

- Tu suggères que l'on pourrait revenir dans un temps précédant la création du caisson ?
- Oui, c'est ce que j'imagine, en effet. Et surtout avec la certitude qu'à ce moment-là, aucune planète créée selon les choix n'a pour finalité la création dudit caisson. Malheureusement, si jamais une planète utilise une voie totalement éloignée pour arriver au même résultat, je ne pourrai pas y faire grand-chose, à moins de "recommencer le jeu depuis le début". Si je pousse le raisonnement à son extrême, il faudrait apporter un changement suffisamment important avant même le début des premières civilisations, avec la conséquence de ne jamais développer de technologie et de passer à côté d'absolument tout ce que l'on a pu créer, à commencer par ce whisky.

- *Dia Dhuit!* Vivre dans un monde sans whisky ?!?
- Hahaha, je comprends votre réaction. Mais n'oubliez pas que, si tel est le cas, il ne vous manquerait pas car il n'aura jamais existé, et vous-même n'en auriez jamais eu connaissance.
- Oui, certes, mais quand même, ça serait une perte pour l'humanité…
- Je ne vous le fais pas dire !
- Et l'on pourrait remonter aussi loin en utilisant le caisson ?
- Je ne pense pas, si l'on se cale sur les souvenirs, on se limite forcément au vécu, donc on ne doit pas pouvoir remonter avant sa propre naissance. A moins de modifier la machine dans ce sens, si tant est que cela soit possible. »

Nous restons pensifs, moi à contempler mes souliers la tête posée sur mes bras croisés sur mes genoux pliés, Andrew les jambes allongées et les yeux vers le ciel. A nouveau une foultitude de questions traverse mon esprit : et si nous n'avions jamais bâti nos civilisations ? Si nous n'avions jamais allumé la première étincelle de progrès ? Le monde serait-il plus pur, plus serein, épargné par la

course effrénée au pouvoir et à la maîtrise de la nature ? Sans nos villes, nos machines, nos révolutions industrielles et autres conquêtes de l'espace, aurait-il gardé son rythme immuable, celui des saisons, de la terre, du vent ? En ne demeurant qu'une créature parmi d'autres, sans prétention de régner, aurions-nous trouvé une forme d'équilibre, une harmonie primitive avec la nature, sans essayer de la dominer ? Sans les civilisations, n'y aurait-il ni guerres destructrices, ni technologies capables d'anéantir en un instant ce que la Terre a mis des millions d'années à façonner ? Cela n'aurait-il pas été mieux ainsi ?

Mais à quoi aurions-nous renoncé ? A tant de choses : la beauté des idées, l'art, la science, et tous ces immenses élans de créativité et d'émerveillement. Si l'humanité était restée figée dans son état sauvage, aurions-nous seulement connu l'amour de l'exploration, l'ivresse de la découverte ? Sans le feu de nos ambitions, aurions-nous ressenti la joie fulgurante d'un sommet atteint, d'une vérité dévoilée ? Peut-être que sans civilisation, serions-nous restés des ombres dans une caverne, jamais conscients de la lumière qui existe au-delà ? Est-ce que cela aurait rendu notre fin moins douloureuse, moins tragique ?

Notre mort aurait-elle certainement été plus douce, telle une lente érosion sous le poids des âges ?

Aurions-nous malgré tout agrandi nos horizons de cette manière, même sur une période beaucoup plus longue ? Et cet agrandissement de nos horizons doit-il obligatoirement passer par le pouvoir et la compétition ? Plus on gagne en sagesse, plus l'on considère les progrès non-humanistes comme futiles, et j'aime à croire que c'est vers quoi nous aurions tendu. Ce qu'hier j'appelais ma misérable vie aurait relevé de l'abnégation et du détachement matériel sous ces enseignements circonspects.

« *By the way*, Amanda, pourquoi as-tu dit que tu t'appelais Margaret, au téléphone, avant de te reprendre ?

- *Ach ja*, je ne vous l'ai pas dit. Par mesure de sécurité, la France a changé mon identité. Là-bas, tout le monde m'appelle Margaret, ici je suis connue comme Amanda. Et parfois, je confonds sur la manière de me présenter… »

Andrew se met à rire. Je l'accompagne dans son hilarité. « Vu ce qui nous attend, je ne vois pas l'intérêt de prendre autant de précautions… » affirme-t-il en sirotant son whisky.

La nuit est bien installée, le froid également. Je ramène nos verres au comptoir et nous empressons de rentrer au chaud. Andrew garde précieusement la bouteille avec lui. Demain sera une longue journée, et je sens poindre nonchalamment un syndrome xylocéphalique hyperéthylique hypohydrique, que l'on traduit du grec en « gueule de bois car trop bu d'alcool et pas assez d'eau » ! Le retour se fait sans encombres, malgré la conduite peu rectiligne d'Andrew. Nous nous tenons mutuellement pour monter les étages et atteindre nos lits respectifs en évitant le plus d'obstacles. Au passage, je bois un immense verre d'eau, pour amoindrir les conséquences du lendemain. Diantre, que ce lieu m'avait manqué !

V – Le temps n'existe que pour celui qui l'observe ?

Je confirme : je ne suis vraiment pas frais comme le poisson de la criée ce matin ! Le café est salvateur pour nous deux, et le toast beurré passe par petites bouchées peu articulées. Quand nous sommes à peu près en état de parler d'une voix intelligible et pas trop rauque, Andrew m'exprime son apathie à retourner travailler, ponctuée de « à quoi bon », de « une semaine » et autres expressions tout aussi fatalistes et déprimantes. On ne peut clairement pas lui en vouloir. Me concernant, j'avoue ne toujours pas être convaincu par l'approche d'O'Connelly, et je ne sais pas quoi lui rapporter ce matin.

J'applique mon rituel lavage / lessivage de lingerie / habillage / semblant de coiffage / absence de maquillage. Ma tunique a beaucoup souffert des derniers voyages et je n'en ai plus de rechange. Pour la première fois depuis que je vis chez Andrew, je pars seul en le laissant à l'appartement. Habituellement, nous partions

ensemble et nous séparions sur le pas de l'entrée de l'immeuble.

J'arrive à l'Université, et monte directement voir O'Connelly. « *Morning*, Professeur.

- *Morning*, *Miss*. Comment allez-vous ?
- Probablement mieux que la plupart des dirigeants de ce monde. Je ne vous cache pas que l'on attend de moi bien plus que je ne me sens capable de porter.
- Vous m'en voyez sincèrement navré. Et l'état de votre tenue en témoigne. Moi aussi j'aurais tant préféré que nous palabrions sur votre mémoire. Au lieu de cela, nous voilà devenus les rouages d'une procédure de tentative de sauvetage du monde.
- Où en est le trou ?
- Au dernier message, il faisait autour de 4 kilomètres de diamètre. Il a atteint le magma, les remontées de lave et de gaz rendent la zone très risquée et instable, encore plus qu'elle ne l'est déjà. Je vous épargne les détails. La seule certitude que nous ayons depuis hier, c'est que la vitesse de son agrandissement tend à ralentir.

- C'est une nouvelle en demi-teinte…
- A qui le dites-vous.
- Avez-vous pu demander au laboratoire de physique les travaux sur la linéarité du temps ?
- Oui, mais comme vous le savez, chercher dans les archives prend du temps. Et vous, qu'avez-vous à me rapporter ce matin, hormis la confirmation que nous ne vivons pas dans un jeu vidéo ?
- Les choses seraient tellement plus simples, si c'était le cas. Croyez-en mon expérience. Sous la contrainte de votre approche, et le peu de temps que j'avais devant moi, l'idée du *checkpoint* me semble la plus pertinente. Pour qu'elle soit valable, il faudrait démontrer d'une part que nous pouvons remonter dans le temps et d'autre part, que ce retour atteste que tous les mondes du futur de ce point n'existent pas encore.
- C'est de la pure science-fiction, ce que vous énoncez !
- Oui, comme tout ce que nous vivons depuis des semaines, Professeur. En cela, toutes les études sur la linéarité,

ou la non-linéarité du temps, sont indispensables pour valider cette approche.
- Je vous invite à vous rendre directement au département de physique relativiste pour discuter avec les chercheurs.
- Je m'y rends de ce pas, après avoir pris un café au réfectoire. »

Et j'abandonne O'Connelly. Armé d'un grand café, je pars affronter les collègues de la physique relativiste. Je retrouve le professeur Kelly, rencontré la veille. Elle m'invite à la suivre dans son bureau afin que je lui expose ma problématique avec le plus de détails possibles.

« Tout d'abord, *Miss* Schwartz, entendons-nous sur un point. En physique, l'on ne parle pas de temps, mais de chronologie. Le temps, tel que le conçoivent les horlogers, n'existe pas, car une horloge ne mesure pas le temps qui passe, mais indique une valeur unique à intervalles réguliers, permettant la définition de durées. Si ce n'est pas clair, n'hésitez pas à m'interrompre, car c'est un des points les plus complexes de la Science. Je n'entrerai pas non plus dans les considérations philosophiques ou

psychologiques du rapport au temps, qui sont aussi hors de propos.

Selon le principe de la Relativité, le temps et l'espace sont liés, ce qui veut dire que la mesure des durées dépend de l'environnement dans lequel les mesures sont prises. Cela n'est vérifiable que si nous observions un dispositif de mesure présent dans un environnement depuis un autre environnement ; toute personne côtoyant le dispositif de mesure verra les secondes s'écouler dans la plus grande normalité. C'est exactement ça, la Relativité.

- Je comprends. En physique quantique, les échelles de temps sont tellement infimes, les dimensions bien plus nombreuses et les énergies échangées tellement importantes que l'on ne distingue pas les causes des effets : leur observation est réversible. Je suppose qu'il n'y a pas ce principe en physique macroscopique ?
- Non, et heureusement je dirais. Sinon, je n'ose imaginer à quoi ressemblerait notre monde !
- Y a-t-il déjà eu des remises en question de la non-réversibilité chronologique ?
- Il y en a eu, mais j'avoue être sceptique dans les résultats qui ont été apportés.

Je me souviens de travaux sur la structure du verre concluant que son comportement moléculaire ne suivait pas les mécanismes de vieillissement conventionnels des matériaux et donc remettait en question la non-réversibilité du temps. C'est comme observer le balancier d'un pendule et s'exclamer qu'il est hors du temps car son mouvement est répétitif. On a aussi vu des poissons dont l'évolution les a conduits à retrouver un ADN antérieur – on parle de réversibilité génétique, et des méduses pouvant rajeunir et vieillir à l'infini. Ce ne sont pas des "remontées dans le temps" où les effets précèderaient les causes, simplement des fonctionnements qui ne répondent pas aux règles d'observations communément admises.

- Si j'ai bien tout compris, le temps est intrinsèquement lié à l'espace, et il n'existe que pour celui qui l'observe, c'est bien cela ?
- Parfaitement. On ne peut l'influencer que si l'on altère son environnement

spatial, que ce soit par la vitesse de déplacement ou la gravité.

- J'ai connu une personne, dans un temps lointain, qui avait trouvé une formule démontrant que le temps pouvait exister conjointement dans des dimensions différentes.
- Ce n'est pas impossible, bien que je n'aie jamais entendu parler de cette approche.
- Une dernière question : si le caisson permet effectivement de se synchroniser avec un monde parallèle dans une temporalité différente, notamment dans le passé, est-ce que tout ce qui s'est passé entre ce point du temps et le présent existe toujours ?
- Probablement, et l'on peut même se demander si cela ne scinde pas le monde en deux : un monde sans conscience transférée, un monde avec. En tout cas, vous êtes la preuve vivante qu'il y a continuité chronologique à chaque nouveau monde. Et je vais vous apprendre un truc : ce que le caisson démontre en fait est l'interprétation d'Hugues Everett des mondes multiples. »

Je ne connais pas ce Hugues Everett, mais Kelly a raison. L'ensemble des certitudes en lien avec ces mondes parallèles tiendrait sur un post-it écrit en allemand pour une personne malvoyante. Tout ce qui vient d'être dit dans ce bureau ne confirme ni n'infirme quoi que ce soit. J'imagine la déception d'O'Connelly quand je lui ferai mon compte-rendu.

En tout cas, la matinée a été des plus instructives. Je ne pensais absolument pas que la notion de temps était d'une telle complexité. Je comprends pourquoi cette question taraude les esprits depuis des millénaires. Et nous, pauvres quidams, essayons de trouver une Réponse à la Question dans un délai de quelques jours. Quelle prétention !

Je me rends au bureau d'O'Connelly, pour lui proposer d'aller déjeuner dans le petit restaurant habituel. Il ne s'y trouve pas. J'hésite à demander aux collègues du laboratoire, je sais quel traitement m'attend. Je descends à l'accueil, ils n'ont aucune information à ce sujet. Je commence à m'inquiéter. Je me pose au réfectoire et prends un grand café pour essayer de me détendre et de digérer l'amas stellaire d'informations que j'ai apprises ce matin.

Je reçois un appel de Martin : « Amanda ? Je ne vous dérange pas ?

- *Bonjour*, M. Le Président. Nullement. Qu'y a-t-il ?
- Nous avons un *huge* problème : O'Connelly a été transféré dans un monde parallèle. »

VI – Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

« *Hold on*, M. le Président. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

- Une voiture est venue le chercher dans la matinée pour que nous fassions un point avant l'opération américaine. Pendant le transport, une intense lumière a envahi l'habitacle de la voiture et le O'Connelly que nous connaissons a été remplacé par un autre qui n'y connaît rien en physique quantique…
- Et c'est tout ce qui vous inquiète ?
- *Of course, not!* Mais c'est ce qui nous a permis de confirmer la situation. O'Connelly est un très bon ami, et au risque de manquer d'humanisme, nous avons une urgence de plus grande ampleur, sans mauvais jeu de mot, sur les bras. Mes hommes l'emmènent à l'Université, dans l'espoir que le caisson que vous avez remis en état le fasse revenir.

- Euh… OK, je m'occupe de l'accueillir. Les équipes sont actuellement en train de modifier la machine pour tenter un transfert dans notre propre monde, j'espère que cela ira. Où en est-on du trou ?
- Il dépasse les 5 kilomètres de diamètre, et continue de creuser dans le magma. Malgré les pluies locales, la température ambiante sur un rayon d'une cinquantaine de kilomètres a monté de plus de 10°C. Les émanations de gaz et de souffre obligent à étendre davantage le périmètre d'évacuation. Faites au mieux pour O'Connelly et surtout, tenez-nous au courant. »

Je reste figé un instant, debout dans le réfectoire, le café renversé sur ma tunique, les regards alentours pointés dans ma direction. Quand je commence à prendre conscience de ce qu'il se passe, je pars en courant à l'entrée de l'université. A peine m'arrêté-je sur le trottoir que la limousine présidentielle arrive en trombe devant moi, ouvre les portes et escorte O'Connelly hors du véhicule. Les agents me suivent jusqu'à l'entrepôt : quelques ingénieurs

travaillent sur la machine. Ils me confirment qu'elle est toujours opérationnelle « telle que décrite dans la thèse. » J'allonge O'Connelly dans la machine, lui pose un masque respiratoire et des électrodes, et lui demande de me relater ce qu'il faisait, quelle décision il était en train de prendre ou il venait juste de prendre, avant de se retrouver dans la voiture, et surtout de se concentrer sur cet instant précis. Le pauvre hère ne comprend rien à ce qu'il se passe. Les agents le maintiennent allongé le temps de fermer le caisson, en le délestant de son téléphone et de son portefeuille ; l'un d'eux lui injecte un sédatif pour le calmer. « On en a toujours pour les clients rebelles. Il reste conscient mais sera bien plus docile. » Sage initiative. Nous refermons le caisson, en espérant qu'il garde en son souvenir en mémoire, le remplissons d'eau, et lançons le programme. J'envoie un des ingénieurs aller chercher une serviette, une couverture, ou quoi que ce soit qui permettra de le réchauffer au sortir du N-QuEx.

Je suis en train de jouer les apprentis sorciers pour tenter de ramener une personne qui m'est chère depuis un univers alternatif. J'ordonne aux ingénieurs présents de contrôler le fonctionnement global de l'ordinateur, les

valeurs des *qubits*, les constantes vitales, n'importe quoi qui peut nous aiguiller sur un succès possible de l'opération, vu qu'ils connaissent mieux la machine que moi, qui n'ai eu l'occasion que d'en être deux fois le cobaye. Malgré leurs savoirs avancés, ils sont tout aussi décontenancés que moi, ce qui ne me rassure pas dans ma démarche. Le caisson se remplit d'une lumière aveuglante, cela me rappelle de trop mauvais souvenirs. La lumière s'arrête très rapidement, le temps écoulé n'a pas duré une seconde. La machine est arrêtée, le caisson ouvert. « Professeur ?

- Oh, *Miss*, quelle joie de vous revoir ! Diantre, il fait bien froid tout à coup pour la saison… »

Je le sers dans mes bras, en pleurant comme une madeleine. La couverture nous est posée sur nous deux. Un des agents informe Martin du succès de l'opération, et attend notre signal pour reconduire O'Connelly auprès de lui. Je relève le professeur, récupère ses affaires personnelles et le porte jusqu'aux vestiaires des hommes pour qu'il puisse prendre une bonne douche chaude. L'hôtesse de l'accueil nous a mis à disposition un costume de rechange, que je lui dépose sur un banc avec un café bien

chaud, et une nouvelle tenue à mon attention. Je sors pour faire la même chose que lui, mais dans les toilettes des femmes.

Nous nous retrouvons devant son vestiaire, il semble s'être mieux remis que moi la première fois. Je lui demande s'il éprouve des maux de têtes, des migraines, des flashes mémoriels, ou quelque autre symptôme inhabituel. « Oui, j'ai faim ! » C'est la meilleure réponse qu'i pouvait donner, et nous allons bras dessus-bras dessous au petit restaurant qu'il apprécie tant.

« Ah, *Miss*… Je comprends désormais ce que vous avez vécu. Deux fois ! Je vous confesse qu'une seule me suffit. Alors que j'étais tranquillement assis à l'arrière de la limousine accompagné d'un agent à la prolixité peu développée, j'ai senti mon crane bouillir, une immense lumière et un acouphène me submerger, jusqu'à me réveiller alors que je n'avais que 10 ans ! C'était le jour où j'hésitais à présenter mon travail à un concours scientifique scolaire. J'avais tellement le trac que j'ai failli fuir à toutes jambes ! Je me suis donc retrouvé dans ce petit corps en train de prendre mes jambes à mon cou. C'est là que j'ai compris la situation, que j'ai appliqué mes

exercices de relaxation et de méditation, et que j'ai relativisé l'ensemble. Je ne saurai dire si j'avais quelque espoir de revenir dans mon corps original. Je ne vous raconte pas la joie que j'ai eue de revoir mes parents, mes camarades de classe, mon chien Anggus… Cela n'a duré qu'une heure, mais quel bonheur ! Aussi grand que la déchirure de les perdre une seconde fois.

- Je suis ravi d'avoir pu vous ramener, Professeur. Mais n'y avait-il pas de caisson à votre arrivée ? Et n'étiez-vous pas passé aux rayons X pour éviter ce problème ?
- Je n'ai clairement pas pris le temps de me protéger, probablement par excès de confiance autant que par indisponibilité générale. J'en paye le prix. Et maintenant que vous le dites, non il n'y avait rien de tel. Cela voudrait dire qu'un dispositif similaire au caisson pourrait soit agir à distance, soit agir directement sur les protagonistes d'un monde parallèle… C'est peu encourageant, comme perspective. Mais laissons cela de côté pour le moment. Quelles nouvelles avez-vous à m'annoncer ?

- J'ai passé la matinée à discuter avec le Professeur Kelly. Ce qu'elle m'a appris sur le temps tel que la physique relativiste le perçoit m'a laissé songeur. Au final, rien ne garantit que partir dans le passé, sur un plan physique ou métempsychique, ne supprime le temps qui aura existé entre notre présent et ce fameux *checkpoint*. Et donc les mondes qui en auront découlé. »

Nos téléphones respectifs sonnent : nous recevons une alerte sur l'opération atomique américaine en cours de déploiement au-dessus de l'Allemagne. Nous nous regardons dans les yeux, et nos pensées résonnent en phase. J'appelle le serveur, et demande s'il a du whisky *Redbreast*. Sous l'affirmative, il revient avec deux verres remplis à la dose normale, secs. « Vous pourriez nous amener un verre d'eau pure avec une pipette, s'il vous plaît ? » O'Connelly est étonné de ma culture dans les spiritueux. Le garçon revient avec ma demande, je sers une goutte dans le verre du professeur en le tournant doucement, je réitère le rituel dans mon verre, et trinquons « à

l'opération du désespoir, » aux frais de la Banque de France.

Nous retournons, après cette digression gastronomique, au laboratoire pour irradier O'Connelly, puis auprès des agents afin qu'ils nous conduisent chez Martin. Enfin, auprès de M. le Président de la République d'Irlande. Mais Martin, c'est plus court. Nous arrivons et sommes menés dans la salle d'Etat-Major. L'opération *Atomic Reprieve*[1] commencera dans deux heures. De la même manière qu'en France, l'écran du fond partage les images des dirigeants de la cinquantaine de pays alliés. L'écran holographique central montre le trou, les graphiques de progression de l'agrandissement, et le pourcentage de perte de masse avant de sérieusement sortir de notre orbite. L'on aperçoit également les avions et hélicoptères militaires s'approcher de la zone. Au vu de la taille actuelle du précipice, il faudra environ 1500 bombes réparties tous les 200 mètres. J'avoue ne pas avoir idée de la manœuvre qu'ils effectueront.

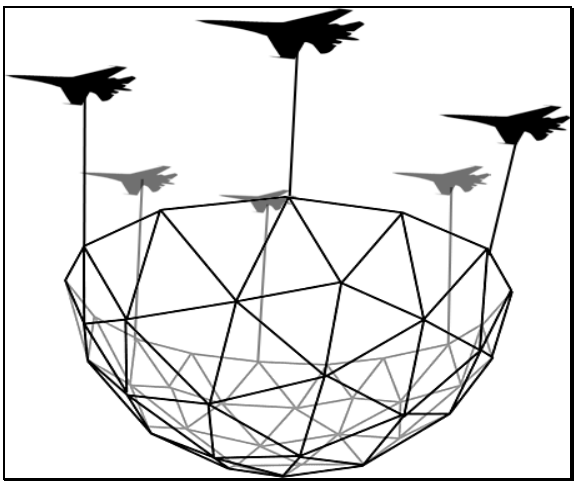
Nous entendons en américain tous les ordres de progression. Ils sont désormais à

[1] « Sursis atomique »

trois cents kilomètres du centre du trou. Trois hélicoptères tractent un filet semblant contenir toutes les bombes ; six avions de chasse à décollage vertical les entourent ; un avion-cargo faisant office de réservoir mobile les précède pour tous les besoins en carburant. Un des scientifiques m'explique en quoi l'opération va consister :

« Comme vous l'avez compris, toutes les bombes se trouvent bien dans la nacelle tractée par les trois hélicoptères. Une fois au-dessus du trou, et après être totalement ravitaillés, les six avions de chasse s'agripperont à la nacelle ; les hélicoptères la déploieront et libèreront un maillage où chaque nœud est séparé de 200 mètres, et dans lesquels est fixé une bombe orientée vers le sol. C'est le moment le plus délicat : alors qu'ils vont s'éloigner pour étendre le maillage du diamètre actuel du trou, ils devront le positionner et l'actionner tout en restant en l'air, car personne ne peut prédire ce qu'il se passera au contact du sol, et encore moins de la lave en fusion. Les bombes exploseront de manière à n'irradier que la partie terrestre – secret de fabrication, je n'ai pas accès à ces informations, mais je pense qu'ils ont utilisé des contenants en béton armé doublé de plomb ouverts vers l'extérieur – et

les avions iront se poser dans une base au Danemark qui les attendra à la fin du processus. Tenez, voici un petit schéma de principe de ce à quoi ça ressemblera. »



Wow ! Y a des gars qui sont arrivés à proposer et à mettre au point un tel dispositif en moins de 80 heures, sans précédent historique et sans essai préalable ? Chapeau bas !

Il reste pratiquement une heure et demie avant le début de l'opération. Que vais-je bien pouvoir faire ? O'Connelly discute intensément avec les autres têtes pensantes, les dirigeants ne dirigent plus grand-chose, hormis leurs sautes d'humeur sur leurs conseillers, et Viviane n'a certainement aucun moment à me consacrer pour discuter. Vous ai-je déjà parlé de mon sentiment d'inutilité chronique ?

Heureusement qu'il y a les mignardises dans le petit salon à côté ! *Delicacy is life!*

VII – Ce n'est pas l'image que tu t'en faisais ?

Non mais c'est vrai, quoi : il n'est plus question de conseil en physique quantique ni de soutien moral de dirigeant en panique à cet instant – quoique je ne doute pas qu'ils doivent sérieusement se ronger les sangs à l'heure qu'il est. J'ai accompagné O'Connelly, mais je ne sers strictement à rien du tout ! Je n'arrive même pas à faire un parallèle allégorique avec une pièce d'un jeu d'échecs car même les pions ont leur rôle à jouer.

Honnêtement, si j'étais resté à l'université, qu'aurais-je fait ? A cette période de la journée, je suis censé être au travail, même si l'heure de la débauche – à prendre dans le sens que l'on souhaite – est proche. J'aurais probablement suivi l'avancement des modifications du N-QuEx, discuté avec Kelly sur les théories du temps, chargé Fatima d'une mission quelconque pour ne pas l'entendre, et passé le plus clair de mon après-midi au réfectoire à boire un grand café infâme en me demandant si tout cela a un sens. Puis je serais rentré

retrouver Andrew, nous aurions discuté de nos aventures pré-apocalyptiques autour d'une spécialité culinaire d'ici et d'un verre de *Redbreast*. Et nous aurions fini chacun dans notre lit, avec le goût d'un « à quoi bon se lever demain matin » aux arômes d'un des plus chers whiskies d'Irlande. Je commence à devenir nostalgique de cette routine…

Mon téléphone me serine de messages sur l'opération *Atomic Reprieve*. Rien de bien passionnant : compte à rebours, position des avions, avancement de la croissance du trou. Nous savons tous que l'exploit que tentent les Etats-Unis ne résoudra pas le problème de fond et que seule leur image de Sauveurs du Monde leur importe.

La porte du petit salon s'ouvre, c'est Martin en personne, qui s'isole pour prendre un café et un gâteau. « *Ó mo dhia !* » s'exprime-t-il en laissant s'échapper un immense soupir. « Comment vous sentez-vous, Amanda ?

- Comme un poisson dans un bocal regardant une partie de morpions. Et vous ?
- Lessivé. Entre les politiques et les scientifiques, j'ai le sentiment de devoir

gérer deux bandes d'élèves de maternelle à l'heure de la récréation !
- Ça doit occuper…
- C'est sûr ! Je me doute que vous, vous devez vous ennuyer. Voulez-vous que je demande à vous raccompagner quelque part ?
- Ce serait volontiers. Juste me poser au centre-ville de Dublin, j'ai besoin de me changer les idées.
- Je termine tout ça, » en désignant son café et ses gâteaux, « car j'ai aussi vraiment besoin d'un temps pour moi, et je vous envoie quelqu'un pour vous emmener loin d'ici.
- Vous préviendrez O'Connelly de mon départ ?
- Evidemment. »

Nous continuons quelques minutes à nous évader sur des sujets légers comme la météo, la le goût du café dans les distributeurs et autres anecdotes personnelles futiles qui nous relient au peu d'humanité qui réside encore en nous. Au moment de reprendre son rôle sur l'échiquier, il me dit : « Amanda, j'aurais aimé vous avoir connue dans d'autres circonstances.

- Dans un autre univers, probablement est-ce le cas, » lui réponds-je.

Il sourit, et ferme la porte derrière lui. A peine ai-je saisi une des dernières douceurs qu'un agent ouvre la porte pour venir me chercher et me déposer en ville. Durant le trajet, j'envoie un message à Andrew pour l'informer que je rentrerai un peu tard ce soir.

Après tout ce que j'ai vécu ces derniers jours, j'ai l'impression de revenir sur un lieu que j'ai laissé il y a des années. Rien n'a beaucoup changé, malgré ce qu'il est en train de se produire, et c'est là que l'on peut juger des bienfaits du filtrage de l'information. J'hésite à m'acheter de nouveaux vêtements, vu que l'Université est devenu mon fournisseur officiel de tailleurs ! Mais les jeans et survêtements me manquent. Je m'arrête dans un magasin pour retrouver une apparence qui me correspond quand je ne dois pas argumenter sur la fin du monde devant les éminences de la planète. La météo n'étant pas folichonne aujourd'hui, j'investis également dans un imperméable à capuche.

Au détour de mes déambulations, je retrouve le bistrot où j'ai goûté pour la première fois la Guinness. J'y entre pour commander un grand café bien chaud, même si l'on est proche de l'heure de l'apéritif.

Mon regard se plonge dans la noirceur du breuvage, sans doute en quête d'une lueur d'espoir. Je verse un sucre, touille pour le dissoudre et réduire l'amertume que le café procure naturellement ; sa blancheur n'éclaircit même pas d'un iota la boisson. Combien de sucres devrais-je mettre pour que le café paraisse plus clair, si tant est que cela soit possible ? Pourquoi le couple café-sucre ne répond pas aux mêmes critères de mélange que la peinture ? Pourquoi le seul élément qui éclaircisse le café n'est qu'une bulle qui finit par éclater ? Je revois toute ma vie de ces dernières années résumée dans une tasse.

Parmi les bulles qui apparaissent et qui éclatent, l'une d'elles se fait appeler Miranda. C'est ici-même que nous nous sommes connus. Mes sentiments à son égard sont tellement forts dans tous les sens que cela me déchire intérieurement. De mon côté, je ne pouvais pas dire non plus que je suis un homme dans un corps de femme, et que j'ai

une nouvelle identité. Je lui cherche des excuses.

La nuit tombe de plus en plus tôt. Je paye mon café et prends la route du retour. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, je n'ai pas très faim non plus tant j'ai englouti de mignardises. Entre ma boulimie et mes petites culottes, je creuse les caisses de plusieurs Etats ! Sur la route, je longe un parc, et décide de m'y rendre pour respirer un peu de nature. Les réverbères et la pluie, sous le soleil couchant, offrent une luminosité sans pareil, mais sans aucune comparaison possible avec les aurores de Sligo. Je m'assieds sur un banc au milieu de la pelouse, assez peu éclairé, reposant pour les yeux et l'esprit. La pluie monte en intensité, sans m'inciter à me lever.

« Vous, vous n'êtes pas du coin… »

Aurais-je une hallucination auditive ? Si c'était le cas, la voix serait dans ma tête, et pas derrière moi. Je me retourne, et sous un parapluie, je vois une silhouette mal éclairée mais dont je reconnaîtrais les contours entre mille : Miranda !

Je bondis du banc, et sans le contourner, me jette à son cou pour la serrer, manquant de nous faire tomber tous les deux. « Holà, *pequiña*. Moi aussi je suis contente de te revoir. Laisse-moi juste respirer un peu… » Je m'éloigne, lui saisis les mains et commence à l'assaillir de questions. *Fatima, sors de mon corps !* Elle m'invite à la suivre vers un kiosque un peu plus loin dans le parc, où nous serons à l'abri pour discuter. Pendant que je marche à ses côtés, je suis tiraillé entre lui prendre le bras et rester distant, parler ou me taire. Je l'accompagne donc silencieusement sans la toucher jusqu'à ce que nous soyons à l'abri.

« Amanda, je…

- Je suis désolé, Miranda, l'on m'a confisqué mon téléphone avant de m'envoler pour la France, et je n'avais plus ton numéro de téléphone…
- Ce n'est pas grave, Amanda. Je…
- Quand j'ai demandé pour retrouver tes coordonnées, l'on m'a indiqué qu'aucune Miranda Porquevas n'existait en Irlande. J'étais totalement déboussolé et effondré, je suis si heureux de te revoir, si ce n'est que je ne sais pas si je peux te faire confiance aujourd'hui. » Miranda lâche un soupir.

- Bon, puisqu'on en est là, autant jouer à qui est le plus habile pour cacher son identité. » Le ton des retrouvailles prend une tournure plus grave.
« N'est-ce pas, *Herr* Schritt ?

Grosse Scheisse ! Comment connait-elle mon ancien nom ? Que se passe-t-il ? Qui est en face de moi ? Je ne comprends absolument rien à ce qu'il est en train de se passer !

« Comment ça, *mein Freunde*, après tous les efforts que j'ai fournis, ce n'est pas l'image que tu te faisais d'un Bachmeister en string ? »

Bachmeister en string ? Mais d'où qu'elle sort ce…

…

« L… L… Lin ? »

VIII – Pourquoi m'avoir fait subir tout ça ?

Non… Lin… Impossible ! Comment ai-je pu être assez stupide pour ne rien voir ? Pour ne pas comprendre qu'elle était là, tapie dans l'ombre, encore prête à me détruire, comme elle l'a déjà fait. Mon corps se raidit, ma gorge se serre. Je peux presque sentir à nouveau l'aiguille s'enfoncer dans ma chair, le froid du métal traversant ma peau lors de l'injection du sérum pour me faire oublier cet enfer. Cette sensation me hante toujours, cette brûlure dans mes veines, cette perte de contrôle totale, comme si mon être tout entier se dissolvait dans le néant. Comment ai-je pu la laisser m'approcher à nouveau ? Comment ai-je pu croire, ne serait-ce qu'un instant, que Miranda était différente ?

Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va éclater. Chaque battement est douloureux, un rappel cruel de tout ce que j'ai vécu. Mon souffle est court, saccadé, comme si l'air lui-même refusait d'entrer dans mes poumons. Je me noie. Mes muscles se tendent,

mes mains tremblent. La panique monte, une vague incontrôlable me submerge. Lin… Elle est revenue pour me torturer encore. Mais cette fois, ce n'est pas mon corps que tu prends. C'est pire. C'est ma réalité, ma vérité. Elle a pris ce qu'il me restait de solide, et l'a transformé en un mensonge vivant.

Je revois ce moment, cette première trahison, comme un cauchemar récurrent. Son visage si proche du mien, son sourire qui cache la manipulation. Puis cette injection… ce poison qui a effacé une partie de moi, qui m'a volé des fragments de mon passé. Je me souviens du froid, du vide qui s'est installé dans ma tête, comme si mon propre esprit m'échappait, comme si je n'étais plus que spectateur de ma propre vie. Elle m'a pris ce que j'avais de plus précieux : mes souvenirs, mon identité. Et maintenant, elle recommence, mais cette fois, avec Miranda… Non, pas Miranda, Lin. En fait, je ne sais plus… Tout ce que j'ai cru réel s'effondre sous mes pieds.

Je veux crier, mais ma gorge est trop sèche. J'ai l'impression que mon corps me lâche, que mon cœur va s'arrêter, que je ne peux plus bouger. Mon esprit est en feu, consumé par la peur, la haine, et ce sentiment

d'impuissance qui m'aspire dans l'obscurité. Elle m'a déjà trahi une fois, en m'effaçant de moi-même. Et maintenant, elle a joué à ce jeu tordu avec Miranda, avec cette illusion qu'elle a soigneusement créée pour que je m'y perde.

Je te déteste, Lin. Je te déteste plus que je n'aie jamais détesté personne. Mais ce qui me ronge encore plus, c'est de savoir que, malgré tout, elle a encore ce pouvoir sur moi. Qu'elle a réussi à me manipuler une nouvelle fois. Tout ce qu'elle touche devient poison. Mon corps en tremble, je sens des sueurs froides descendre le long de ma colonne. Je ferme les yeux, mais les souvenirs de cette substitution, de cette trahison passée, reviennent comme des coups de poing. Mon estomac se retourne, mes muscles se crispent. Je veux fuir, mais il n'y a plus nulle part où aller. Je suis piégé dans ce cauchemar sans fin.

« Lin… *Aber*… *Was*… *Warum*…

- Pourquoi, me demandes-tu ? Mais mon pauvre ami, ce n'est pas la bonne question. Et si tu essaies : "Qui ?"
- Je… comprends rien…
- Maintenant que tu le dis… J'y suis peut-être allée un peu fort dans le procédé. Assieds-toi, car je pense que

tu ne t'attendras pas du tout à ce qu'il va suivre. »

Déjà que je ne m'attendais pas du tout à ce qui vient d'arriver, je n'ose imaginer ce qui m'attend à présent. Je flageole tout en essayant de me tenir au banc pour me tenir assis dessus.

« Tu te doutes qu'il y a quelques aspects de ma vie sur lesquels je n'ai pas été tout à fait honnête… En revanche, j'ai bien essayé la chrono-relativité, mais pas il y a 3 ans, c'était en 2073, peu après ma séparation avec l'homme que j'aimais. C'était dans les débuts du déploiement ; l'expérience a mal tourné à cause d'un problème de régulation de courant, et je me suis retrouvée brûlée au second degré sur tout le corps. J'ai passé les deux années qui suivirent en hôpital à tenter de retrouver une apparence à peu près "normale". Entre deux greffes de peau et de cheveux, j'ai été approchée par Bachmeister, le fameux inventeur de cette machine. Son "entreprise" a pris en charge les frais hospitaliers en échange de ma collaboration avec eux pour améliorer la machine et recueillir des témoignages d'utilisateurs-cobayes. A l'époque, on ne savait pas que le N-QuEx communiquait avec des

mondes parallèles. Quand j'ai compris que Bachmeister comptait lobotomiser les cobayes pour reprogrammer leur mode de pensée, j'ai volé les plans du caisson et Otto, que tu connais, m'ai aidée à m'échapper. J'ai monté mon propre centre de recherches clandestin, créé un nouvel exemplaire de la machine, et tenté de rencontrer des cobayes pour peaufiner mes avancées selon leurs témoignages. Je n'aurais jamais pensé retomber sur l'homme que j'aimais dans un magasin général de Hambourg…

- L'homme que tu aimais, à Hambourg ? Tu parles de moi ?
- Avant même de pouvoir t'en dire davantage, la bande de Bachmeister m'a retrouvée et forcée à travailler pour lui en lui transmettant mes derniers savoirs acquis. J'ai tout fait pour garder secret ma formule, et quand j'ai su que tu avais été interné au même endroit, c'était l'occasion en or de te revoir, et de solliciter ton aide pour préserver mon secret afin qu'il ne tombe pas entre leurs mains. La suite, tu la connais.
- Mais, je ne te connaissais pas d'avant, je ne comprends pas…

- Ah bon ? Et il n'y a rien d'important dans ta vie qui a eu lieu en 2073 ? »

2073, c'est l'année où j'ai quitté Stuttgart et déménagé à Hambourg après avoir divorcé de Suzanna…

« Suzanna ? Suzanna, c'est toi ?
- Ben oui, *mein Spatz*. Tu m'en as donné, du fil à retordre ! » Il n'y avait que Suzanna pour me surnommer ainsi.

Je viens de tellement toucher le fond avec la précédente révélation que plus rien ne semble m'atteindre désormais. Elle m'aurait dit qu'elle était la réincarnation de Madonna, que je l'aurais crue.

« Mais… Pourquoi m'avoir fait subir tout ça ? Qu'est-ce que j'ai fait pour le mériter ?
- C'est vraiment tout ce qui t'importe ? Ta petite personne ?
- Ben là, en l'occurrence, oui ! *Scheisse*, ce n'est pas ce qu'on peut appeler des preuves d'amour…
- J'avais tout planifié pour recréer les conditions idéales pour repartir de zéro, et même avec les ajustements de

dernière minute, rien ne s'est passé comme prévu. Mon unique objectif était de te faire tomber amoureux de moi une nouvelle fois, ce que je pensais avoir réussi en tant que Lin, et plus tard en tant que Miranda. Pour le sérum d'oubli, c'était un bonus pour te faire oublier tout cet enfer vécu chez Bachmeister, mais qui n'a malheureusement pas fonctionné. Je devais te retrouver à l'appartement une fois réveillé, mais à mon arrivée, tu étais parti. Comme mon caisson était encore synchronisé sur le monde qui t'a donné ce corps, j'ai fait de même avec moi – coup de bol qu'il y ait tant de différences dans ce monde parallèle. Enfin, le seul endroit susceptible de t'accueillir hors Allemagne étant l'Irlande, je me suis fait passer pour une ambassadrice chilienne avec un faux visa diplomatique. Physiquement, je n'avais pas trop de mal…

- Moi qui suis un grand fan d'enquêtes policières, je dois dire que tu décroches la palme d'Or du meilleur scénario !
- Sérieusement, que ce soit en Lin ou en Miranda, tu me voyais arriver la

bouche en cœur : "*Hallo, mein Spatz*, c'est Suzanna. Comment vas-tu, depuis le temps ?"

- C'est évident que nous n'aurions pas cette discussion maintenant, et j'avoue que je m'en serais allègrement passé ! Et maintenant, espères-tu que j'aie encore quelque sentiment à ton égard ? Un claquement de doigts et *pouf !* on oublie tout et on recommence ?
- Oui, je l'espérais, et je l'espère toujours, car mes sentiments pour toi n'ont jamais disparu depuis notre divorce.
- Je tiens à te rappeler, *meine Freunde*, que c'est toi qui en as fait la demande. Je ne remets pas en cause mes torts, car ces dix dernières années ont été riches d'enseignements et d'introspection, mais là, je ne trouve aucun moyen de te pardonner ce que tu m'as fait vivre cette dernière année !
- J'en ai fait la demande parce que le quotidien était devenu infernal ! Ton boulot te sortait par les yeux, tu te réfugiais derrière ton écran, je n'avais plus aucune existence à tes yeux, je ne trouvais plus quoi faire pour t'aider, je

ne me sentais plus aimée… J'étais désemparée, mais j'avais la certitude qu'il fallait que je mette un terme à tout ça pour ma propre survie, et que simplement prendre de la distance n'était pas suffisant. »

Un long silence prend place, au bruit des gouttes de pluie sur le toit du kiosque qui souffre de quelques fuites. Je ne saurais décrire mon état à cet instant, je me sens plus proche du minéral que de l'animal. Mes dons empathiques n'étant pas très développés, et bien que j'arrive à concevoir les motivations de Suzanna, je trouve extrêmement perverses et égoïstes les stratégies qu'elle a mises en place pour me refaire tomber amoureux d'elle. L'enfer qu'elle a dû elle-même vivre n'excuse en aucun cas pareil comportement. Suzanna regarde le ciel : « J'aime à croire que, dans un monde quelque part, nous sommes heureux tous les deux.

- J'aime à croire que, dans un monde quelque part, sa fin n'est pas pour la semaine prochaine…
- Tu n'as donc définitivement plus aucun sentiment pour moi ?

- S'il m'en restait ne serait-ce qu'une étincelle, tu as jeté de la pisse de chameau glacée dessus ! Et histoire de ne pas mourir idiot, ce surnom de Nachengel, c'est pour quoi ?
- C'est le nom d'une série de romans de Brent Weeks, que j'adorais lire avant de te connaître. Forcément, en y repensant, tu ne pouvais pas avoir la référence. »

Une Suzanna dans un corps de Miranda avec les idées psychotiques de Lin et le nom d'un roman fantastique, non merci. Ce serait comme mâchouiller un piment *Pepper X*, le plus fort sur l'échelle de Scoville, et tenter de faire passer la sensation avec de l'eau oxygénée !

Mon téléphone sonne, je suis incapable de tendre le bras pour regarder qui c'est. Après tout, il ne peut s'agir que de trois personnes : O'Connelly, Martin ou Viviane. Ou Andrew, mais il est plutôt du genre à envoyer un message écrit.

« Tu ne réponds pas ?
- Pour quoi faire ? C'est probablement un président qui m'annonce comment

s'est passé la dernière tentative de sauvetage de la planète… Il, ou elle, rappellera. Et d'ailleurs, quelle qu'en soit l'issue, on est foutus…

- Tu parles de ce qu'il se passe en Allemagne, à la place de mon labo ?
- Exactement. Y a une opération militaire d'irradiation à grande échelle pour tenter de freiner la perte de matière.
- Tu devrais quand même répondre. Je t'attends hors du kiosque. »

Elle prend son parapluie et sort.

IX – Je lui réponds quoi ?

J'ai la flemme de regarder l'écran de mon téléphone. Pique-nique-douille, pierre-feuille-ciseau, am-stram-gram, je parie que c'est… Martin. « *Hello* ?

- *Miss* ? C'est O'Connelly. » Perdu ! « Je vous appelle pour vous informer que l'opération américaine semble porter ses fruits, vu que l'agrandissement du trou est à l'arrêt. Autre bonne nouvelle, la croute de magma refroidi limite une hausse prononcée de la température ambiante. L'on estime par les mesures satellitaires qu'environ 6 kilomètres de profondeur auraient déjà été irradiés, avec peu de certitudes sur la roche en fusion et en mouvement perpétuel. Cependant, je dois vous faire part d'un petit problème.
- Encore ? Pardonnez-moi, mais là je me sens vraiment blasé…
- Figurez-vous que les réacteurs sur-mesure qui irradient la zone ont une telle force que la Terre semble dévier de sa trajectoire. C'est infime, environ

1 mètre par heure, mais suffisamment signifiant.

- Et vu l'heure, je suppose qu'elle va se rapprocher du soleil, c'est exact ?
- Votre perspicacité m'étonnera toujours, *Miss*. Je tenais à vous informer de ça. L'opération est mise en *stand by* et reprendra demain en fin de matinée, en espérant que l'irradiation actuelle sera suffisante pour tenir jusque-là. Je ne vous dérange pas plus. A demain, *Miss*. »

Je confirme : *Wir haben es verbockt*[1].

Alors que je range mon téléphone dans la poche de mon imperméable et que j'enfile la capuche, je vois la silhouette de… Je ne sais même plus comment l'appeler. Sulinda ? Tiens, c'est sympa ! Donc, je vois la silhouette de Sulinda auréolée des lumières des lampadaires sous la pluie, lui conférant un aspect fantasmagorique tout aussi irréel que la personne qu'elle est devenue. Je me lève, et dois choisir d'aller dans sa direction, ou de rentrer chez Andrew. Au vu de la situation, je

[1] « On est foutus »

n'ai clairement plus rien à lui dire, et encore moins envie de la revoir. En tout cas, là tout de suite maintenant.

Ainsi prends-je le chemin qui m'éloigne définitivement d'elles, de ces trois femmes que j'ai aimées ou admirées, qui ont donné un sens à ma vie aussi intensément qu'elles l'ont repris. J'imagine qu'elle a dû se retourner et ne plus me voir dans le kiosque, et qu'elle est probablement en train de me chercher à nouveau. Suzanna, tu as tourné la page pour ta survie, je fais désormais de même. Lin, tu as voulu me faire oublier mon passé, je te demande de m'oublier. Miranda, tu m'as redonné foi en l'amour, je n'ai plus besoin de toi pour m'aimer. Adieu, vous trois.

J'arrive à l'appartement d'Andrew, il est déjà tard. Je franchis le seuil de la porte sans faire trop de bruit, même si je sais qu'en général, à cette heure-ci, soit il regarde la télévision, soit la télévision le regarde dormir. Au vu du silence global, je pencherais pour la seconde hypothèse. J'avance à pas de loup jusqu'à ma chambre, et à peine arrivé-je à hauteur du poste que j'entends une toux forcée. « *Evening*, Amanda !

- *Oh, good evening*, Andrew. Vous ne dormiez pas ?
- *Nah*, il est encore bonne heure, je viens juste de finir de dîner. Et toi, as-tu mangé ?
- Non, et vu ce qui vient de m'arriver, je n'ai aucun appétit.
- Ohoo, cela réserve une belle histoire ! Va t'asseoir à la cuisine, je te prépare quand même un petit casse-croute. »

Je ne peux clairement pas lui refuser. Lui raconter ce qu'il s'est passé avec O'Connelly, son transfert, son retour, notre séjour à l'Etat-Major, la mission américaine, le fait que la Terre sort de son orbite et mes retrouvailles à double-twist avec Miranda, lui a laissé tout le temps de me préparer un *fish and chips*, bien meilleur que celui que j'avais fait la première fois, et à moi de le déguster.

« *Seriously*, Amanda, si l'on s'en sort, tu devrais écrire un livre autobiographique !

- Merci pour votre sollicitude, Andrew, mais je doute qu'elle n'intéresse qui que ce soit. Et comme vous l'avez si justement souligné, probablement qu'il

ne restera plus personne pour la lire… »

Il commence à me raconter sa journée en faisant bouillir de l'eau dans une casserole. Sans aucune surprise, la journée d'Andrew fut bien moins chaotique et mouvementée que la mienne. Lui qui est au contact de la population sent que les peurs commencent à prendre le dessus sur la raison. Il me tend une infusion de tilleul, que j'accueille comme le Sauveur de mon Âme. Avant de me coucher, je fais une entorse à mes habitudes et décide de prendre une bonne douche, en plus de mon unique toilette matinale. Point à retenir : je ne dois pas oublier de monter la serviette jusqu'au-dessus de la poitrine, tout en cachant les parties intime ; cela demande une grande serviette ou deux plus petites. Même si je me doute qu'Andrew n'a aucune intention lubrique à mon égard, autant essayer de faire les choses convenablement. Ou anticiper en prenant mon linge de rechange dans la salle de bain, ça sera bien mieux la prochaine fois. J'ai encore tant à apprendre, et je doute que j'aurai le temps.

Dans mon lit, le sommeil peine à venir. J'ai des flashes de toutes mes vies qui reviennent

sans cesse, des bons moments comme des mauvais, incluant Suzanna, Lin et Miranda, mais aussi Bachmeister, Bob, Otto, Andrew, O'Connelly, Viviane et Martin. Je me mets à pleurer, submergé par toutes les émotions qui sont liées à ces souvenirs. Ma tête ressemble à une machine à laver en mode « essorage. » Je finis par m'endormir d'épuisement physique et psychologique.

Au petit matin, je suis agréablement réveillé par le fumet du café fraîchement versé et amoureusement préparé par Andrew. Mon encéphale tourne encore comme la bille sur un plateau de roulette de casino, les sauts de case en case inclus. Je me passe la tête sous l'eau fraîche pour calmer la sensation. Je vais dans la cuisine avec une serviette me recouvrant les cheveux à la façon d'une nonne, car je ne sais pas comment la plier convenablement. Pauvre Andrew, je me demande comment il fait pour supporter un empoté comme moi !

« *Good morning*, Amanda. Voici tes toasts et le beurre. Et bien évidemment, le café !

- *Good morning*, Andrew. Je bénis le ciel de vous avoir rencontré, vous êtes mon rayon de soleil quotidien !

- Hahaha ! Avoue que je t'ai manqué quand tu étais partie en France.
- Et comment ! Même à l'Elysée, l'accueil n'est pas de cette qualité ! » Viviane, si vous avez les oreilles qui sifflent, vous saurez que c'est moi.
- *So*, quelles surprises nous attendent aujourd'hui ?
- Je n'ai pas eu de messages dans la nuit, l'on peut considérer que nous disposons au moins de quelques heures de calme et de repos.
- Tu crois que ce qu'ont fait les Américains a fonctionné ?
- Nous sommes tous convaincus, tant les scientifiques que les dirigeants, qu'il ne s'agit là que d'une solution temporaire. J'en saurai probablement plus dans la journée.
- *By the way*, et si je croise ton "amie" et qu'elle m'aborde, je lui réponds quoi ?
- Que nos histoires ne sont pas vos affaires. Vous avez carte blanche pour vous en débarrasser. En tout bien, tout honneur, et toute légalité, si possible.
- C'est noté ! »

Et nous reprenons notre petit rituel de descendre les trois étages ensemble et de nous saluer avant de prendre chacun des directions opposées.

X – La vitesse de la lumière ne serait pas constante ?

Sur le chemin, j'appelle O'Connelly. « *Morning*, Professeur, comment allez-vous ?

- Oh, *Morning*, Miss. Pas trop mal, nous avons pu dormir cette nuit, la situation étant stabilisée. Pour le moment.
- Etes-vous toujours à l'Etat-Major ?
- En effet. Voulez-vous m'y rejoindre ?
- Je vous avoue ne rien avoir à y faire, autant que je le fasse à l'université. Je vais approfondir mes connaissances sur le temps avec le professeur Kelly.
- C'est une sage initiative. On se tient au courant. »

J'arrive à l'université, et me rends indirectement au laboratoire de Kelly, car je fais toujours un crochet par le réfectoire pour emporter un grand café. Kelly n'est pas là, l'on m'indique qu'elle supervise des collaborateurs sur la machine dans l'entrepôt. Je descends donc à l'entrepôt, toujours armé de mon café déjà bien entamé : une vingtaine de personnes

s'affairent autour du N-QuEx comme des abeilles autour de la ruche. Le caisson et son ordinateur sont en partie désossés ; l'on entend les techniciens râler sur des branchements en mauvais état et des technologies « d'un ancien temps » si l'on considère la période pré-indépendante comme le temps ancien ; des théoriciens tentent de comprendre tous les rouages de leurs propres yeux, car la thèse de Bachmeister et le blog de ExQuN ne semblent pas faire figure de Bible. Et au milieu de ce fourmillement, quelques directeurs de laboratoires orientant les recherches et interventions, dont Kelly.

« Professeur Kelly ?

- Bien le bonjour, *Miss* Schwartz. Que me vaut l'honneur de votre visite ?
- Je ne mérite pas tant de considération, je ne suis qu'une simple chercheuse…
- Pas si j'en crois comment O'Connelly vous encense.
- Je sais que ma thèse lui a fait beaucoup d'effet, mais son enthousiasme est démesuré. Je viens vous voir pour approfondir mes connaissances sur les théories du temps. Si, bien évidemment, vous avez un moment à m'accorder.

- Vous avez raison, il faut du temps pour parler de temps. La linguistique est fascinante, ne trouvez-vous pas ? Je donne quelques indications et nous nous retrouvons à mon bureau. Je vous y rejoins vite. »

Je remonte donc à son bureau, toujours en faisant un crochet au réfectoire car je viens juste de finir mon café. Je l'attends, assis bien sagement à la place des invités. Bien que les circonstances soient différentes, son bureau est nettement mieux rangé que celui d'O'Connelly. Il y a quelques photos de famille, une plante qui manque un peu d'eau, et des dossiers un peu partout. « Par manque de temps, » imaginé-je.

« Me voici ! » Kelly entre, ferme derrière elle et s'assied à sa place. « Bien, *Miss* Schwartz. Sur quels points souhaitez-vous obtenir des approfondissements ?

- Déjà, je voulais savoir si vous avez avancé dans la compréhension de la machine sur le plan de la physique relativiste.
- Nous avons fait de belles découvertes. Les déductions du blogger ExQuN

ont été vérifiées et nous avons pu observer directement les trous de ver. Les physiciens quantiques planchent davantage sur le lien entre valeur des *qubits* de l'ordinateur quantique et coordonnées de la planète.

- Et sur le fait que le trou de ver fasse un pont avec une ligne temporelle passée ?
- C'est là que la Relativité coince. Théoriquement, il est impossible d'aller plus vite que la lumière, et si, et seulement si, cela était possible, les notions de temps et d'espace tels que nous les connaissons ne seraient plus valables. C'est probablement ce qu'il doit se passer lors de l'observation des phénomènes quantiques.
- Si je peux vous éclairer sur ce point, il s'agit non pas de problématique de vitesse-lumière mais du nombre de dimensions observables. Mais nous n'avons pas la preuve que les deux pourraient être liés.
- Et votre thèse qui fait le lien entre nos deux mondes n'apporte aucune explication ?

- Ma thèse n'apporte qu'une nouvelle approche de l'explication du monde macroscopique que comme conséquence du monde microscopique, lui-même étant une conséquence de l'effondrement de l'énergie sur elle-même. Tout ce qui touche aux formules et théories, je le laisse à mes collègues. Si je comprends bien, la seule explication possible serait que le trou de ver réduirait à néant la certitude que la vitesse de la lumière n'est ni constante, ni infranchissable ?
- Grosso modo, c'est ça. Au vu des urgences auxquelles nous sommes soumis, nous n'avons matériellement pas le temps de développer de protocoles de tests approfondis pour le prouver. Et même si nous l'acceptions comme la Vérité Absolue, aucun physicien aujourd'hui n'a les connaissances ou l'intelligence nécessaire pour réécrire tout le modèle établi dans un temps record pour proposer une solution de "voyage dans le temps pour sauver le monde".
- Je vous remercie pour ces explications, je vais aller voir mes collègues du

département de physique quantique
pour étudier leur avancée. »

Nous nous saluons, et je quitte son bureau. J'étais tellement absorbé par ses connaissances que je n'ai même pas touché à mon café ! Au laboratoire de physique quantique, je retrouve, devinez qui, Fatima, qui m'accueille comme la grande sœur qu'elle n'aurait pas vue depuis au moins deux ans. Je vous fais grâce du nombre de questions auxquelles j'ai eu droit et auxquelles je n'ai pas répondu. Je lui demande qui planche actuellement sur le caisson de l'entrepôt, elle me dit que tous ceux qui y ont été assignés bossent là-bas. Quelle aventure ! Me revoici à devoir retourner à l'entrepôt. Heureusement que je ne me suis pas mis en tailleur ce matin !

Sur place, parmi la myriade de fourmis allant et venant, je reconnais Elliott, que je salue. Il me salue en retour et je lui demande de me faire un point sur l'aspect quantique de la bête.

« Du côté informatique, il n'y a rien que nous ne connaissions déjà. Les *qubits* et la machinerie de maintien ou changement de leur valeur est identique à celle de nos ordinateurs

quantiques. Mais le point qui n'a pas été étudié à l'époque, c'est le casque à résonance magnétique. Vu qu'il interfère avec les atomes d'hydrogène, il ne se limite pas à ceux qui sont dans son champ d'action, comme le font les appareils médicaux : il prend tous les atomes d'hydrogène présents, y compris ceux de l'eau ! Je vous laisse imaginer si le caisson était en plastique, heureusement qu'il est en structure verre et métal, ne contenant pas d'hydrogène dans sa structure. Bref, il réagit avec tellement d'atomes qu'ils émettent une lumière bleutée aveuglante par réaction synchrone avec le champ magnétique du casque.

- C'est une excellente piste d'investigation. A-t-on fait le lien avec la génération des trous de ver ?
- La seule explication plausible serait que des électrons, voire des neutrons, des atomes d'hydrogène s'effondrent sur eux-mêmes. En suffisamment grande quantité et proximité, cela pourrait provoquer des micro-trous noirs. Nous sommes là face à l'inconnu total.
- Je vous invite à continuer dans cette voie. Enfin, a-t-on révélé des différences dans l'excitation des

atomes d'hydrogène selon les valeurs des *qubits* ?

- C'est le cas, la résonance magnétique applique des fréquences différentes, plus ou moins complexes, plus ou moins subtiles. Tous les points cités sont encore en cours d'étude afin de déterminer un protocole complet de fonctionnement et de paramétrage.
- Si un souvenir est en mesure d'influencer sur les qubits, il est à envisager que le casque sache lire des informations différentes du simple retour d'excitation d'atomes. Il faut également investiguer dans ce sens.
- Bien, *Madam*.
- Amanda, ce sera tout aussi bien. »

Après tous ces allers-retours, l'heure de midi approche. Non seulement la faim me tenaille, mais l'opération « remise de la terre sur son orbite » ne devrait pas tarder à commencer. J'appelle O'Connelly, lui fais un topo des différentes avancées et découvertes sur le caisson, et m'indique que les Etats-uniens sont en train de se positionner pour continuer leur irradiation. Grâce à leur intervention de la veille, le trou a conservé sa

dimension, donc le maillage aérotreuillé – c'est comme hélitreuillé mais avec des avions à décollage vertical – n'a pas besoin d'être agrandi ou augmenté par d'autres bombes irradiantes.

Je quitte le campus pour rejoindre le petit restaurant dans lequel O'Connelly aimait se rendre. C'est différent quand il n'est pas là. Manger seul me rappelle trop mon ancienne vie : depuis que je suis en Irlande, j'ai déjeuné et dîné la plupart du temps en compagnie de quelqu'un, que ce soit Andrew, O'Connelly, voire une fois avec Viviane à l'Elysée lors de mon séjour sur le continent. Tout ça pour dire que, ce midi, et malgré la succulence du plat, il lui manque la saveur de la compagnie et du partage.

XI – Les transferts impactent-ils au-delà des gens ?

Alors que je finis cet excellent plat et que je déguste un vrai café concocté dans une vraie cafetière, je repense à tout ce qui est en train de se produire, et essaye d'imaginer comment le scénario pourrait empirer. Car absolument rien n'indique que la situation puisse, a minima, se stabiliser.

Nous subissons trois épreuves en parallèle : le transfert de personnes et de consciences, que l'on a un peu laissé de côté pour l'instant ; l'évaporation de la planète, stabilisée jusqu'à nouvel ordre ; sa sortie d'orbite à cause d'un excès de puissance – les Américains ne font jamais rien à moitié – qui interviendra tôt ou tard si le trou continue de se creuser. Pour ce dernier point, je tiens à rappeler que l'idée avait été suggérée lors de la réunion des chefs d'Etat, comme quoi ce n'était pas si farfelu que ça. Malgré tout ça, je n'ai clairement aucune idée de comment les exilés de la Lune et de Mars vivent la situation,

et quelles en seront à terme les conséquences sur leur autonomie.

Alors que mon esprit divague au milieu de conjectures invérifiables mais potentiellement plausibles, comme les impacts climatiques ou épidémiques, je suis ramené dans la réalité par un sursaut inexplicable, comme si une personne m'avait fait une chatouille sur les hanches. Je confirme qu'il n'y a personne derrière moi, hormis un mur de briques. Je me lève, et un détail qui peut sembler anodin me frappe : ma fourchette se situe non plus à gauche, mais à droite de mon assiette. Or, je ne pose jamais ma fourchette à droite de mon assiette, même si je n'ai pas besoin de découper mes aliments. Je dois vraiment être fatigué…

Je retourne à l'université, tout en ruminant cette histoire de fourchette à droite. Je n'ai absolument rien contre les idéaux politiques des fourchettes, mais une fourchette à gauche n'a pas à passer à droite sans une intervention humaine, les lois de la physique sont formelles là-dessus. Quoiqu'au vu des derniers événements, les lois de la physique sont sérieusement mises à mal. Je me rends à l'entrepôt et y trouve Kelly. Je lui demande si la

perte de masse de la planète peut entraîner une conséquence sur le temps qui passe.

« Selon Einstein, non. Même si l'on change la nature du référentiel, l'observateur et l'observé sont dans le même écrin, donc la perception du temps n'est pas visible. Elle peut l'être si quelqu'un nous observe depuis la Lune ou Mars, ou entre horloges atomiques. En remontant tout à l'heure, je demanderai à l'équipe en charge de l'horloge de l'établissement s'ils ont détecté des changements, même d'un millionième de milliardième de seconde.

- Et les trous de ver ? De ce que j'en sais, ils ne sont pas à sens unique, est-ce que le temps à l'autre bout peut impacter notre temps à nous ?
- Cela reste encore trop théorique pour vous répondre par une affirmation appuyée, mais comme ils relient à des univers et des périodes différentes, absolument tout ce que vous pouvez imaginer sur les altérations d'espace ou de temps sont probables.
- Merci pour vos réponses. Si vous voyez des phénomènes étranges dans votre quotidien, comme des objets qui ont changé de place sans votre

intervention alors que personne d'autre ne devrait y avoir touché, pourriez-vous me tenir au courant, je vous prie ?

- Bien évidemment. »

Je m'éloigne d'elle, et appelle O'Connelly. « *Hello* Professeur. Je ne vous dérange pas ?

- *Hello*, *Miss*. Jamais de la vie. Comment puis-je vous aider ?
- Je viens de vivre quelque chose de perturbant, et j'aurais aimé avoir votre avis. Pensez-vous que les transferts, comme ils exploitent des trous de ver en communiquant entre mondes et temporalités parallèles, pourraient avoir une incidence sur la temporalité de notre monde, comme une réécriture ou une synchronisation ?
- Wow, votre demande est bien pointue. Auriez-vous un exemple à me donner ?
- Oui, ce midi, au moment de quitter la table du restaurant, ma fourchette s'est retrouvée de l'autre côté de l'assiette. Et je sais que je ne la pose jamais de ce côté-là.

- C'est un détail, certes, mais restez vigilante. N'oubliez pas non plus que vous accumulez fatigue et stress, comme nous tous, depuis plusieurs semaines.
- Vous avez probablement raison. Et sinon, pour ma question ?
- Sur le plan purement phénoménologique, je répondrai que c'est normal, et ce quelle que soit la physique appliquée : lorsque deux éléments interagissent, ils chercheront indubitablement un équilibre pour minimiser les échanges énergétiques. L'équilibre peut se manifester de différentes manières : la conservation des états originaux si les énergies échangées sont trop faibles, l'altération comme le verre et le sol, la fusion comme dans les fluides, etc. Ouvrir notre monde sur plusieurs autres via des intrications quantiques répondra à cette Loi. Nous n'avons, je pense, aucun moyen de savoir ce qui peut traverser par ces trous de ver ni les implications que cela aura sur l'équilibre de notre univers.

- Merci pour votre réponse, Professeur. Je vais étudier cela de plus près. Et chez vous, comment ça se passe ?
- Comme une soirée barbecue en bien moins amusant ! En tout cas, nous avons pu redonner le coup de pouce nécessaire pour nous réorbiter. L'on aurait environ 8 kilomètres irradiés autour du trou et dans les profondeurs.
- C'est rassurant, même si cela détruit une grande partie de la faune et de la flore locales.
- Je suis d'accord avec vous, *Miss*. Un petit mal pour un grand bien… Nous serons jugés quand notre heure sera venue, et en attendant, nous faisons notre possible pour nous sauver. »

Je dois en avoir le cœur net, même si mes pensées sont floues : je dois trouver un stratagème pour valider les changements et prouver que je ne perds pas la boule – alors que j'en ai déjà perdu deux ; c'est de mauvais goût, j'assume. Il n'y a que ma chambre chez Andrew qui est la seule pièce dans laquelle je suis la seule à rentrer, je dois donc disposer des objets de manière visible et judicieuse et

vérifier, photographie horodatée à l'appui, s'ils ont bougé.

J'ai l'après-midi pour définir un protocole scientifique rigoureux. J'ai l'impression de me retrouver comme Galilée, à devoir démontrer que deux objets chutent à la même vitesse indépendamment de leur masse des siècles avant que Newton ne sorte ses Lois : hormis une belle théorie, il ne me reste que l'expérimentation brute et empirique ; déterminer quels éléments peuvent influencer l'expérience ou pas, à commencer par moi-même ; et tirer des conclusions qui vont valider ou invalider l'hypothèse de départ.

Mon hypothèse : les objets de ce monde sont influencés par les transferts depuis ou vers d'autres mondes.

Mon élément variable : si l'objet a été scanné aux rayons X ou pas.

Je demande à l'accueil des stylos de deux couleurs différentes, j'en reçois dix de chaque ; je monte au laboratoire concerné pour faire irradier les rouges suivant le protocole établi par O'Connelly, et conserver les bleus « neutres. » J'en profite pour refaire une passe,

cela protègera mon téléphone et mes vêtements. Je conserve les stylos précieusement dans deux mouchoirs distincts que je place dans mes poches et que je sortirai une fois chez Andrew. J'en offre un de chaque couleur au laborantin en lui demandant qu'il me tienne au courant s'il observe quelque chose d'inhabituel, en lui expliquant qu'il s'agit d'une expérience d'intrication quantique sur objets macroscopiques. Les laborantins adorent participer à des expériences !

Je descends au réfectoire pour me prendre un café, l'après-midi est bien avancée, et j'en profite pour cacher deux stylos derrière le distributeur, avec la certitude que personne ne viendra les y déloger. Kelly entre pour prendre également une boisson, je lui demande si elle a pu confirmer le décalage de l'horloge atomique. « Vous aviez raison, et la valeur perdue est colossale, toute proportion gardée : deux millièmes de secondes entre notre horloge et celle de la Lune ! Cela n'a que peu d'incidences sur les dispositifs informatiques et leurs mécanismes d'ajustement permanent, mais vous nous avez fait mettre le doigt sur un phénomène encore jamais observé, grâce, ou à cause, du changement drastique de masse de la Terre. Je vous en remercie, *Miss* Schwartz ! »

Ravi de rendre service à la Science, professeur Kelly ! Je ne sais pas si elle était au courant du décalage temporaire de notre orbite, et si cela a pu influencer l'horloge ou pas.

Dernier objectif, avant de rentrer : confier une mission d'observation entre deux stylos à Fatima, mission qu'elle acceptera « comme si ce sera fait ! »

Enfin, je rentre à l'appartement, salue Andrew, fonce directement dans ma chambre et me lance à disposer des stylos un peu partout, en gardant une paire dans mes poches. Au moment de les sortir, je vois que leur nombre est inexact : je suis censé en avoir sept de chaque, et j'ai le bon nombre de rouges mais seulement six bleus. Vu comment ils étaient rangés dans ma poche, impossible d'en avoir perdu un en route ! Des choses se confirment, mon protocole semble correct, il manque encore des observations plus pointues pour tirer les premières conclusions.

Je raconte à Andrew l'expérience que je suis en train de mener, sans aucune idée des conséquences que cela pourra avoir.

« Ça fera quelque chose de nouveau à raconter ! » me lance-t-il.

- Oh que oui, mais si cela s'étend à grande échelle, cela sera encore pire que tout ce que nous avons déjà à gérer ! »

Au moment d'enlever ma veste pour passer à table, je sens une gêne à hauteur de ma poitrine : c'est le stylo bleu manquant qui a atterri dans ma poche intérieure !

XII – Les objets perdent-ils des dimensions ?

« Andrew, je peux prendre quelques minutes pour passer un appel ?

- *Of course*, Amanda.
- Merci. »

Je m'isole dans ma chambre. « *Hello*, Professeur ?

- *Good evening, Miss*. Que puis-je pour vous ?
- Pour une fois, c'est moi qui ai à vous annoncer un petit problème : j'ai mené une expérience de comparaison entre des objets scannés aux rayons X et d'autres non, et ceux qui n'ont pas été irradiés subissent les effets des transferts. Ils se déplacent dans l'espace-temps, comme des particules à deux endroits simultanés, mais à l'échelle macroscopique !
- Ce que vous dites est embêtant, je l'avoue. Les particules ne sont statistiquement à deux endroits à la

fois que si nous ne les observons pas. Votre protocole est-il viable ?

- Il m'a l'air, en tout cas. » Je lui explique ma démarche.
- Je ne vois pas de faille dans votre raisonnement, juste trop peu d'éléments pour aboutir à une conclusion définitive.
- Pensez-vous, de votre expérience et de vos connaissances, que les objets agiraient comme s'ils avaient des dimensions spatio-temporelles supplémentaires ?
- Oui, c'est une des possibilités. L'autre serait qu'ils "oublient" graduellement leurs dimensions d'espace et de temps, et qu'ils ne savent plus où ou quand ils doivent être… A supposer que les trous de ver obligent les mondes en communication à se synchroniser, se mettre en phase ou s'équilibrer, selon l'approche souhaitée, l'on peut absolument tout imaginer ! Que ce soit l'une ou l'autre des possibilités, si cela affecte des humains, c'est une catastrophe encore plus grande que le trou ! » La panique commence à m'envahir.

- Savez-vous s'il y a quelqu'un à cette heure au laboratoire qui peut utiliser le scanner à rayons X ?
- Oh, certainement. Je l'avertis de votre venue ?
- Oui, s'il vous plait. »

Et nous raccrochons en même temps. Je mets toutes mes affaires dans ma valise, et sors de la pièce en trombe. Andrew est interloqué de me voir avec ma valise. « Amanda, que se passe-t-il ?

- Quelque chose de grave, Andrew. Pouvez-vous m'accompagner à l'université avec le maximum de vêtements que vous pouvez transporter ? Je vous expliquerai en route, mais il en va de votre survie à très court terme. »

Il coupe les fourneaux, court dans sa chambre, met un maximum d'affaires dans sa valise. « Le linge sale aussi ?

- Si possible, oui. »

Nous descendons l'escalier en sautant des marches, montons dans sa voiture et roulons à toute allure vers l'université. « *So*, Amanda, pourquoi suis-je en danger ?

- Le caisson qui permet de transférer les consciences et les corps provoque des effets secondaires qui touchent les petits objets. Cela ressemble à un tour de magie, comme s'ils bougeaient tout seuls. Mais rien ne dit que cela n'affectera pas les humains. Je suis déjà immunisé, mais ni vous ni vos vêtements ne l'êtes.
- OK, et on m'immunise comment ?
- En vous faisant passer un scanner.
- Wow, ça existe encore ?
- Il paraît que c'est dans les vieux pots que l'on prépare les meilleures soupes, non ?
- Hahaha, je ne te contredirai pas sur ce point ! Est-ce sans risque ?
- Au vu de ce qui nous attend, c'est comme choisir entre ôter une écharde ou subir la gangrène.
- Alors, allons nous faire scanner ! »

Nous arrivons à l'université. Nous montons à pied avec nos valises chargées

jusqu'au scanner, sous le regard interrogateur du reste du personnel encore présent. Le laborantin qui a irradié mes stylos était présent, il nous voit avec nos valises et demande si cela fait aussi partie de l'expérience d'intrication quantique à l'échelle macroscopique. « Oui et non, vous avez dû recevoir un appel du professeur O'Connelly pour une urgence.

- Maintenant que vous le dites. J'étais tant absorbé à observer vos deux stylos que j'ai oublié sur le moment. » Son dévouement frôle l'admiration. « Et donc, que dois-je scanner ?
- Le monsieur ici présent et nos deux valises, je vous prie.
- Très bien, posez-vous devant la vitre, monsieur, je vous prie. Quand cela sera fait, vous ferez de même avec les valises. »

Ainsi Andrew s'exécute-t-il. En quelques minutes, nous étions tous irradiés comme il se doit. J'invite le laborantin à suivre le même protocole, ainsi que toutes les personnes qu'il connaît, à commencer par ses collègues si ce n'est pas déjà fait.

Nous reprenons d'un pas plus léger et serein la route du retour, toujours sous le regard intrigué de la gente présente. Je m'inquiète des conséquences de cette découverte sur notre avenir, tandis qu'Andrew s'inquiète pour le plat dont il a dû interrompre la cuisson. Il a raison, c'est ce qui importe au plus court terme.

Heureusement pour nous, le plat est encore bon. C'est l'avantage des plats en sauce. Avec un *fish and chips*, cela m'aurait rappelé de mauvais souvenirs… Alors que nous allons nous coucher, je fais un point sur les stylos présents dans la chambre. Je ne les manipule pas directement, j'utilise un mouchoir jetable. Comme prévu, les rouges n'ont pas bougé d'un millimètre. Pour les bleus, la donne semble différente : l'un d'entre eux, celui sur la table de nuit, a un aspect étrange, comme s'il clignotait à très haute fréquence. J'approche le mouchoir, celui-ci passe au travers en se faisant grignoter, coupé en deux ! J'essaye avec le capuchon d'un stylo rouge : idem. L'irradiation n'outrepasse pas les Lois du monde. J'appelle O'Connelly et lui explique.

« *Good Lord!* Cela confirme bien vos craintes. C'est fascinant, scientifiquement

parlant ! Si le stylo a perdu sa dimension temporelle, il ne lui resterait que sa dimension spatiale. Or, la Physique est formelle : il ne peut rien y avoir au même endroit au même moment. La rencontre avec le mouchoir fait que ce dernier ne peut ni se poser ni le remplacer, il est tout bonnement annihilé. Il peut en être de même avec l'air qui l'entoure. Pourriez-vous déplacer sans la soulever la table de chevet, je vous prie ? » Je m'y emploie : le stylo reste immobile. « Absent de toute notion de temps, le stylo est figé dans l'espace, immuable et éternel.

- Et que se passerait-il s'il avait perdu une dimension spatiale ?
- Je suppose qu'il devient plat, avec une épaisseur nulle. Dans l'absolu, cela le rendrait invisible mais toujours présent. Les lois du temps s'appliqueraient toujours sur lui.
- Et s'il perdait davantage ?
- Il disparaîtrait. Purement et simplement. C'est vraisemblablement ce qui provoque le trou en Allemagne, sans aucune certitude. Tellement de causes peuvent produire les mêmes effets, que je n'ai aucune réponse à pouvoir vous apporter.

- Mais s'ils récupèrent les dimensions d'un monde parallèle, cela ne devrait-il pas rétablir un équilibre ?
- Oui, si les Lois de cet univers distant coïncident avec les nôtres. C'est tout du moins ainsi que j'entrevois les choses. Mais n'oubliez pas que l'équilibre d'une assiette en chute libre peut être obtenu en mille morceaux sur le sol. Ce n'est pas du donnant-donnant.
- Je n'ose imaginer ce que doit vivre une personne qui commencerait à perdre une de ses dimensions…
- Moi non plus, *Miss*. C'est encore pire que tout ce que nous traversions. »

Mon cerveau se remplit d'images de personnes perdant la notion du temps, incapables de penser ou d'agir, et d'autres perdant des parcelles d'espace, contraintes à subir les affres du temps sans que personne ne s'aperçoive de leur présence. Et le parlons même pas des conséquences sur la physiologie, comme les battements de cœur ou la circulation sanguine, voire la capacité à penser ou conserver ses sens, sans parler de la

souffrance globale. Oui, c'est le cauchemar ultime auquel nous devons faire face.

XIII – Et si cela arrivait à l'air ?

La nuit fut loin d'être bonne, cela n'étonnera personne. Le stylo bleu de la table de chevet a disparu, ayant certainement perdu une de ses dimensions spatiales, même toutes. Peut-être vit-il des jours heureux dans le monde parallèle. Une pensée m'a traversé l'esprit : si mon lit avait perdu sa notion de temps, je serais passé au travers et aurait été totalement anéanti ! Je n'ai pas encore déjeuné que je fonce aux toilettes vider les restes du repas d'hier dans la cuvette.

Andrew me voir arriver, les larmes aux yeux, des résidus gastriques au bord des lèvres et les cheveux en bataille. « *Morning*, Amanda. La nuit fut-elle si mauvaise que ça ?

- Ne m'en parlez pas, Andrew, j'ai eu des prises de conscience qui m'ont rendu malade !
- Je vois, et j'ai entendu. Te sens-tu de boire ton café ce matin ?
- Il vous reste des feuilles de tilleul, par hasard ?
- Oui, regarde dans le placard, en bas. »

Alléluia ! Mazel Tov ! Inch'Allah ! Comme ça, pas de jaloux. Quel bonheur de sentir les feuilles infuser de si bon matin, quand on vient de rendre le contenu de son estomac dès le réveil…

« *So*, à quel point as-tu pris conscience du problème, Amanda ?

- Au point de me dire qu'absolument plus rien n'est sûr : la chaise, l'appartement, même l'air ! Si l'un d'eux perdait sa dimension temporelle, tout ce qui le toucherait serait immédiatement détruit, sous le simple prétexte que deux éléments ne peuvent se trouver au même endroit au même moment. Mais celui qui n'a plus de temps n'est plus régi par lui, et devient éternel. L'air étant un gaz, je ne pense pas que cela l'affecterait de la même manière, car si c'était le cas, tout ce qui bouge sur la planète serait totalement désintégré au moindre mouvement, et plus aucun être vivant ne pourrait bouger ni même respirer.
- Wow, c'est… violent !
- Et donc, mon estomac n'a pas résisté aux visions apocalyptiques que mon esprit a pris plaisir à m'envoyer.

- Il faudrait donc scanner le mobilier et le sol ?
- Idéalement, ainsi que les murs, le plafond, et les appartements au-dessus et en-dessous, voire tout l'immeuble ainsi que le sol qui le maintient… Ce n'est clairement pas faisable.
- *So*, aucun endroit sur Terre n'est potentiellement viable, si je te crois.
- Absolument aucun. »

Nous avalons nos boissons, plongés dans nos pensées. Le fait de plonger dans nos boissons et être avalés par nos pensées est également vrai. Les objets, les lieux, et même nous… on vacille entre deux mondes, comme des pantins dont les ficelles sont coupées une à une. Certains, immobiles pour l'éternité, figés dans un instant qui refuse de s'éclipser. Ils sont là, présents, mais plus tout à fait là. Des statues vivantes que personne n'ose frôler, car tenter de prendre leur place, c'est se condamner à l'effacement. Deux entités ne peuvent occuper la même espace… loi élémentaire, gravée dans le Marbre des physiciens. Sauf que là, la pierre elle-même devient un piège, immuable et indélogeable. Essayer d'avancer dans une pièce

où le temps a rendu l'âme, on se heurtera à une éternité qui nous tuera sur place, sans bouger.

Et les autres… ceux qui se dissolvent, qui s'évanouissent dans l'air comme des souvenirs trop usés pour être rappelés. Une minute, ils sont là, et l'instant d'après, pouf, envolés ! C'est pire que disparaître, c'est ne jamais avoir existé. Ils ne laissent même pas de traces, pas même une empreinte sur le sable des mémoires. C'est comme s'ils étaient tombés dans un trou noir, happés par l'oubli, sans retour possible. Oh, le trou… oui, ce fameux trou de ver, cette merveille soi-disant scientifique, notre "passerelle" vers d'autres dimensions. On voulait découvrir, explorer. On a oublié que trop creuser, c'est risquer de tomber dans ce qu'on pensait pouvoir contrôler. Punaise, que les trous nous bouffent l'existence !

Et maintenant, voilà. Tout vacille. On ne sait plus où est l'avant, où est l'après. On ne sait plus si on bouge, si on reste figé. Peut-être qu'on est déjà morts, coincés dans une fraction d'éternité sans le savoir. L'humanité a voulu défier le temps, comprendre ses rouages, ses subtilités. C'était beau, non ? Mais voilà qu'on se retrouve prisonniers d'un mécanisme qui

s'effrite. On est enchaînés, non pas par des chaînes, mais par cette angoisse, ce spectre permanent de disparaître ou pire, d'être condamné à rester. Être éternellement dans un instant figé, c'est une autre forme d'enfer, n'est-ce pas ?

Le pire dans tout ça, c'est que les lois qu'on croyait solides s'effritent comme des grains de sable entre nos doigts. La physique, la biologie, même les mathématiques se rétractent devant cette *Scheisse*. On pensait pouvoir tout expliquer. Pourtant, nous voilà face à l'inexplicable. Une planète où rien n'a plus de sens. Où les vivants s'immortalisent contre leur gré, où la nature elle-même perd son rythme. Plus de cycle de vie, plus de renouveau. Les plantes ne poussent plus, les animaux cessent de naître, la terre devient un cimetière de choses figées ou évanouies.

Nous avons déchiré le voile de l'inconnu pour y jeter un coup d'œil, et voilà le prix. Le vivant ne peut pas survivre dans un monde sans temps ou sans espace. Nous ne sommes qu'une erreur de calcul, une variable mal placée dans une équation cosmique que nous pensions maîtriser. Et c'est ça, la véritable tragédie : l'espoir que nous avons perdu sans

même le savoir. Nous avons pris un chemin sans retour, et maintenant… maintenant, tout ce qui nous attend, c'est un éternel néant.

Et comme une madeleine, je recommence à pleurer. Et ce n'est pas Andrew, cette fois-ci, qui va me dire que tout va bien, me demander de relativiser ou je ne sais quelle autre banalité psychologique qui est censée remonter le moral. Même me proposer un tiramisu, dont la signification en italien est « remonte-moi le moral, » n'aurait aucun effet !

Je ne sais même plus quel jour de la semaine nous sommes, mais tant pis, mon moral est trop profondément tombé dans mes chaussettes sales pour aller travailler. Et je ne peux pas non plus affirmer que, depuis que je suis arrivé en Irlande, j'ai réellement travaillé et contribué à la société, hormis lui indiquer de quelle manière elle va sombrer. Je préfère m'allonger sur mon lit et attendre que celui-ci daigne me faire disparaître sans trop de souffrances.

Alors que je me recroqueville, prostré, dans mon lit, Andrew finit son petit déjeuner et débarrasse la table. Il s'apprête à enfiler sa veste pour aller travailler, ce qui me donne

l'information totalement inutile que nous ne sommes pas dimanche ; il s'approche de la porte de ma chambre, me voit en état de décomposition avancée, s'assied sur le lit, pose sa main sur mon épaule et me demande dans sa barbe fournie : « *Tell me*, ça vaut le coup que j'aille travailler aujourd'hui ?

- Honnêtement, Andrew, plus rien ne vaut quoi que ce soit. Je ne suis plus désormais de bonne compagnie. Il ne vous reste que votre âme et votre conscience. » Il reste assis quelques instants, se lève.
- Je pars faire ce que j'aime faire. » Il me fait une bise sur la joue. « J'espère te revoir ce soir. »

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Mon téléphone n'arrête pas de sonner, je l'ignore superbement. J'envoie juste un message à O'Connelly pour le rassurer que je suis toujours vivant, pour le moment, mais que je ne peux garantir que cela sera toujours le cas à chaque seconde qui passera, et que je ne suis pas en état de produire quoi que ce soit de concret aujourd'hui.

Je n'ose imaginer les multiplications des disparitions, ou les personnes qui restent figées mais que l'on ne peut toucher sans risquer d'y perdre la main entière. Comment expliquer à la police ou aux services médicaux ces disparitions et mutilations ? Je reste prostré dans mon lit, en position fœtale, l'oreiller serré entre mes bras, en pleurant toutes les larmes de mon corps. Je suis une véritable loque, angoissé comme jamais, sans le courage ni de mettre un terme à mes jours ni d'affronter la réalité en face. J'expérimente contre mon gré la perte de l'espace et du temps, mon cerveau ne pouvant plus les intellectualiser.

Une carpette a probablement davantage de perspectives de vie que moi en ce moment-même.

XIV – Restera-t-il le silence ?

Ça disparaît. Tout disparaît. Les objets, les gens, tout se volatilise ou se retrouve perdu hors du temps. Lentement, sans bruit. J'ai l'impression d'être le seul à le voir. Les autres vivent comme si de rien n'était. Mais moi, je sais. Je vois ce qu'ils sont incapables de voir. Chaque jour, chaque minute, chaque seconde, quelque chose s'efface. Un livre, une chaise, une personne. Un souvenir, même. Rien ne reste. Et ce qui reste… c'est pire.

C’est là que ça devient insupportable. Ce qui reste, c’est immobile. Figé. Mort sans l’être. On ne peut pas y toucher. C’est comme si l’air lui-même se désintéressait d’eux. Les gens continuent de parler, de rire, mais ils sont déjà en train de disparaître. On le sent, ce vide qui grandit. Ce temps qui s’évade.

Il n'y a rien à faire. Aucun plan. Aucun moyen de l'arrêter. Pas de discours qui remonte le moral. Pas de tiramisu pour adoucir la fin. Non, cette fois, il n'y a que l'attente. L'attente que ce soit mon tour. Ou celui de quelqu'un d'autre.

Ils disent que c'est la vie. Que tout a une fin. Mais là, c'est différent. Ce n'est pas la mort. C'est l'effacement.

Un coup d'éponge sur l'existence. Tout devient vague.

Comme ces gens dont tu ne te souviens plus vraiment. Les visages flous, les noms oubliés.

Bientôt, il n'y aura plus rien.

Plus personne.

Même pas nous.

Juste le silence.

Et peut-être même disparaîtra-t-ild, lui aussi.

J’ai peur…

Tellement peur…

Glossaire technique

De nombreuses notions techniques ont été évoquées dans ce troisième livre, je m'en vais donner une explication simplifiée, par ordre alphabétique. Certaines définitions ont déjà été données à la fin du premier et du second livre.

Checkpoint

Dans un jeu vidéo, c'est une validation de progression qui peut avoir différentes fonctions selon les types de jeu : temps écoulé et respect du parcours pour les jeux de course ; point de réapparition dans les jeux d'aventure ou de plateforme pour ne pas recommencer le niveau depuis le début.

Dimension

Unité de définition de l'espace-temps : 3 dimensions d'espace, donnant un volume (comme pour un meuble : largeur, hauteur, profondeur), et 1 de temps, donnant la chronologie et assurant le principe de causalité.

Echelle de Scoville

Echelle de mesure de la force des piments, selon leur concentration en capsaïcine. La capsaïcine « pure » donne une valeur de 16 millions. Le piment *Pepper X* est à 3.2 millions, là où le piment oiseau plafonne à 50 000.

Equilibre

En physique, il s'agit de l'état d'un système physique (objet, matériau, particules, n'importe quel sous-ensemble matériel) soumis à aucune force ou dans lequel l'ensemble des forces appliquées s'annulent.

Métempsychose

Synonyme de « réincarnation, » possibilité d'une âme à animer plusieurs corps.

Réversibilité des gènes

Modifications d'ADN en lien avec l'environnement qui reprennent des caractères des ancêtres. Par exemple, certains insectes des cavernes ont perdu la capacité de voir, mais leurs descendants ont parfois retrouvé cette capacité dans des environnements changeants.

Théorie d'Everett

Formulation qui généralise les incertitudes quantiques à l'ensemble de l'univers, exposant que l'ensemble des états quantiques de toutes les particules sont autant d'univers existants en parallèle. Pour faire simple, si l'on reprend l'exemple du chat de Schrödinger, il existe deux univers, l'un dans lequel le chat est

toujours vivant, l'autre dans lequel le chat est déjà mort.

Twist

Structure narrative dans laquelle une fin inattendue amène à voir l'histoire sous un angle différent et pousse vers une nouvelle interprétation de l'ensemble. C'est un retournement de situation, généralement positionné à la fin.

Xylocéphalie

Nom pseudo-scientifique dont la traduction littérale est « *gueule de bois* ». On appelle cette figure de style une anaglossologie, consistant à donner une terminologie savante à des expressions et idiomes de la vie courante. Une des plus connues est *capillotracté*, pour « *tiré par les cheveux*. »